



HAL
open science

À bas le couple ? Les parcours affectifs des féministes des années 1970

Camille Masclet

► **To cite this version:**

Camille Masclet. À bas le couple ? Les parcours affectifs des féministes des années 1970. *Sociologie*, 2022, 13 (1). hal-03508438

HAL Id: hal-03508438

<https://hal.science/hal-03508438>

Submitted on 9 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

À bas le couple ? Les parcours affectifs des féministes des années 1970

Down with the couple? The affective trajectories of 1970s French feminists

Camille Masclet

Chargée de recherche au CNRS, Centre européen de sociologie et de science politique, EHESS/Université Paris 1, chercheuse associée à l'Ined

CESSP-EHESS, 54 boulevard Raspail, 75006 Paris, France

camille.masclet@cnrs.fr

RÉSUMÉ

Les mouvements féministes de la deuxième vague qui se sont développés dans les années 1970 en France ont cherché à transformer les rapports de genre dans différents domaines, en particulier la sphère privée. Déplaçant la focale du niveau *meso* des revendications et mobilisations féministes au niveau *micro*, cet article interroge la politisation du privé et ses traductions à l'échelle des trajectoires individuelles. À partir de matériaux qualitatifs et quantitatifs, il montre comment les réflexions féministes en matière de sexualité et de conjugalité produites collectivement au sein du mouvement ont eu des effets sur les parcours affectifs des militantes à moyen et long termes. L'engagement féministe a soutenu des pratiques individuelles visant à remettre en question le modèle conjugal dominant et à expérimenter des formes relationnelles alternatives au couple hétérosexuel exclusif. Face aux limites des indicateurs habituels pour cerner ces pratiques et leur durée, une approche large et diachronique des parcours affectifs a été développée : la carrière relationnelle. La typologie qui en résulte, obtenue *via* des méthodes d'analyses séquentielles et d'appariement optimal, fait apparaître des vies privées diversement marquées par l'engagement féministe. Cet article contribue aux réflexions récentes en sociologie de la famille sur les manières de saisir le couple au-delà de ses frontières habituelles.

ABSTRACT

The second-wave feminist movements that developed in the 1970s in France sought to transform gender relations in various domains, particularly the private sphere. By moving the focus from the meso level of feminist demands and mobilizations to the micro level, this article addresses the politicization of the private life and its consequences on individual trajectories. Using qualitative and quantitative data, it shows how collective feminist reflections on sexuality and conjugality have had effects on the affective paths of activists in the mid- and long term. Feminist activism has supported individual practices that aimed at questioning the dominant conjugal model and experimenting with alternative relational forms to the exclusive heterosexual couple. Given the limitations of the usual indicators for identifying these practices and their duration, we developed a broad and diachronic approach to affective trajectories: relational careers. The resulting typology, obtained via sequence analysis and optimal matching methods, reveals private lives that are variously affected by feminist commitment. This article contributes to recent discussions in the sociology of the family on ways to capture the couple beyond its usual boundaries.

MOTS-CLÉS : féminismes, couple, genre, socialisation militante, analyses séquentielles

KEYWORDS: *Feminism, couples, gender, activist socialization, sequence analysis*

Le couple c'est sûr que c'est un des points central par rapport à l'autonomie. Pourquoi vit-on en couple ? Parce que c'est la pression sociale dominante et la seule forme réellement acceptée ? Pour fuir sa solitude ? Comment être en couple et garder sa propre autonomie ? Comment être en couple et ne pas réduire l'autonomie de l'autre ? Et ce problème de la jalousie qui tout d'un coup peut éclater, faire régresser, celles d'entre nous qui se croyaient le plus évolué. Par quel bout le prendre et y a-t-il un moyen de le prendre ? [...] Faut-il détruire la « forme du couple » qui en elle-même serait porteuse de dépendance et d'aliénation ? (Document « Rochasson. Week-end femmes. Réflexions sur l'autonomie. 9 et 10 décembre 1978 », Archives personnelles de militante).

Réunies lors d'un « week-end femmes » en 1978, des militantes féministes grenobloises s'interrogent sur l'autonomie et sur les formes de vie qui permettent d'y accéder. Le couple se trouve au centre de leurs réflexions, comme en témoigne le compte-rendu de cette rencontre féministe. Il est examiné et débattu au regard d'autres formes de vie possibles, « seule » ou « en communauté¹ ». Ces échanges à l'intérieur des groupes féministes des années 1970, auxquels l'archive permet d'accéder, donnent à voir ce qui caractérise plus généralement ce mouvement : la politisation du privé.

Les mouvements féministes de la deuxième vague, qui se déploient au cours des années 1970 et portent une contestation radicale de la domination masculine (Bard, 2012 ; Picq, 2012), se sont attachés à politiser les rapports de genre, en particulier dans la sphère privée. Par leurs différentes actions et revendications, ils ont cherché à « dévoiler le caractère politique – c'est-à-dire inscrits dans des rapports sociaux de pouvoir – de lieux, de comportements et de faits communément non questionnés, perçus comme relevant de l'ordre de l'intime » (Bereni & Revillard, 2009, p. 28) : le corps, la sexualité, la conjugalité, le travail domestique et reproductif ont ainsi été constitués en enjeux cruciaux dans l'oppression des femmes et, donc, pour leur libération. Ce processus de politisation du privé s'est réalisé par le biais d'importantes mobilisations, en faveur de l'avortement libre et gratuit (Pavard, 2012) ou contre les violences sexuelles et conjugales par exemple (Delage, 2017 ; Herman, 2016). Mais il s'opère également à travers les discussions et débats qui prennent place au sein des groupes femmes ; ces petits groupes non-mixtes qui constituent la forme de prédilection du mouvement des femmes des années 1970 (Jacquemart & Masclét, 2017), dans lesquels « chacune est invitée à raconter, en son nom propre, les aspects les plus privés de son vécu pour mettre au jour la transversalité de phénomènes générateurs d'inégalités » (Charpenel, 2016, p. 21).

Déplaçant la focale du niveau *meso* des revendications et mobilisations féministes – principalement étudié dans la littérature – vers le niveau *micro*, cet article interroge la politisation du privé et ses traductions à l'échelle des trajectoires individuelles. Il propose d'analyser dans quelle mesure les réflexions féministes en matière de sexualité et de conjugalité produites collectivement au sein du mouvement ont eu des effets sur les parcours affectifs des militantes à moyen et long termes.

Les recherches relatives aux incidences biographiques du militantisme – entendues comme la manière dont l'engagement modifie ou engendre des pratiques, des manières de faire et de voir nouvelles par rapport aux socialisations antérieures des individus – sont aujourd'hui nombreuses². Cependant, dans ce champ d'études, les effets sur la sphère privée demeurent peu investigués par rapport aux incidences politiques et professionnelles (Sommier, 2020), et ceci « pour des raisons qui tiennent à la fois aux difficultés socialement constituées du récit de soi et aux aléas de la collecte de données relevant du domaine de "l'intime" (Schwartz 1990) » (Leclercq & Pagis, 2011, p. 12). Lorsqu'ils sont analysés, c'est le plus souvent à partir d'indicateurs classiques tels que les taux de mariage, de divorce ou de fécondité des militant·es. Plusieurs auteur·es ont pourtant souligné les limites de ces analyses qui tendent à restreindre les effets personnels du militantisme à « des changements facilement

¹ Un extrait plus long de ce document d'archives figure dans l'annexe électronique 1, <https://journals.openedition.org/sociologie/9637>

² Pour une revue de littérature, voir notamment (Bosi *et al.*, 2016 ; Fillieule, 2020 ; Leclercq & Pagis, 2011).

mesurables dans les modes de vie, les comportements et les attitudes » (Blee, 2016, p. 81), appelant à une exploration plus large.

Dans le cas des féministes des années 1970, saisir les incidences du militantisme sur leurs vies privées nécessite en effet d'élargir le prisme d'analyse et d'aller au-delà de tels indicateurs. Comme nous le verrons, l'engagement féministe a soutenu des pratiques visant à remettre en question le modèle conjugal dominant : celui du couple hétérosexuel exclusif. Fondée sur la passation d'un questionnaire et sur des entretiens de type récits de vie (voir Encadré 1), l'enquête a mis au jour des pratiques d'ouverture des possibles et d'expérimentation en matière sexuelle, affective et conjugale chez les militantes interrogées. Dès lors, objectiver les parcours affectifs des féministes et leurs évolutions implique de saisir des situations affectives qui ne se limitent pas à la relation de couple hétérosexuelle monogame.

Cette approche a été relativement peu développée dans les grandes enquêtes en population générale. Longtemps centrées sur le mariage – à l'image de la célèbre enquête de 1959 sur le choix du conjoint (Girard, 1964) –, puis sur le couple hétérosexuel cohabitant (Bozon & Héran, 2006), les enquêtes françaises ont peu à peu élargi leurs définitions du couple depuis le début des années 2000. La diversification des formes institutionnelles de la vie conjugale (Bozon, 1991 ; Rault, 2009) comme de ses modalités concrètes (Régnier-Loilier, 2009, 2016 ; Toulemon, 1996 ; Villeneuve-Gokalp, 1997) ont amené les démographes et les sociologues à aborder la conjugalité de manière plus large. L'association du couple au mariage, puis à la cohabitation et à l'hétérosexualité, a été progressivement interrogée (Rault & Lambert, 2019). Récemment, l'Étude des parcours individuels et conjugaux menée en 2013-2014 par l'Ined et l'Insee, élaborée précisément dans l'optique de « sortir du champ trop restrictif du couple cohabitant et de toute définition pré-établie susceptible d'exclure certaines configurations », a franchi un pas supplémentaire en interrogeant les individus sur leurs « relations de couple et [leurs] relations amoureuses importantes » (Rault & Régnier-Loilier, 2019, p. 13).

Plus développée dans d'autres pays européens ainsi qu'aux États-Unis, l'analyse des parcours de vie (*Life Course Analysis*) a donné lieu à de nombreux travaux sur les trajectoires conjugales et familiales des individus (Aisenbrey & Fasang, 2016 ; Lévy, 2013 ; Widmer *et al.*, 2004). Bien souvent saisi dans son interaction avec le parcours professionnel des individus, le couple y est rarement interrogé. Toutefois, certaines recherches ont cherché à élargir la focale en articulant les dimensions sexuelles et relationnelles dans l'analyse des trajectoires intimes (Ammar *et al.*, 2014).

Ces contributions récentes « illustre[nt] le fait qu'entre la vie de couple sous le même toit et un célibat "strict", il existe une gradation des modes de vie que les enquêtes peinent à restituer » (Rault & Régnier-Loilier, 2019, p. 12). Les réflexions et outils élaborés au sujet des féministes des années 1970 constituent une proposition pour mieux cerner cette zone intermédiaire dans les parcours affectifs et articuler davantage sexualité et conjugalité. Ce faisant, l'article s'inscrit dans les réflexions en cours en sociologie et démographie de la famille sur le renouvellement des catégories, des données et des méthodes pour saisir le couple au-delà de ses frontières habituelles³. Parce qu'elle oblige à repenser les indicateurs et les catégories usuels, l'étude des trajectoires des militantes féministes des années 1970 permet d'enrichir l'analyse des incidences personnelles de l'engagement militant mais aussi, sur le plan méthodologique, les manières d'appréhender empiriquement la vie affective des individus.

En s'appuyant sur des matériaux qualitatifs, l'article donne tout d'abord à voir comment le modèle dominant de la conjugalité hétérosexuelle exclusive a été contesté par les féministes dans les années 1970. Il présente ensuite la carrière relationnelle élaborée à partir des données d'un questionnaire pour reconstituer les trajectoires amoureuses et conjugales de ces militantes de façon diachronique. L'analyse s'appuie enfin sur la réalisation d'une typologie, obtenue au moyen

³ Cette question était au cœur d'une session du XVIII^e colloque national de démographie en 2019 sur le thème « Unions, désunions, non unions ». L'article est une version remaniée d'une communication présentée dans cette session. Je remercie les participant·e·s et discutant·e·s de cette session ainsi que Pauline Clech et Wilfried Rault pour leurs remarques avisées.

d'analyses séquentielles, qui permet de cerner l'ampleur et la durée de ces formes alternatives dans les parcours affectifs des féministes de la deuxième vague.

Encadré 1. L'enquête et les enquêtées

Les matériaux sur lesquels s'appuie cet article ont été recueillis dans le cadre d'une recherche consacrée à l'engagement dans les mobilisations féministes des années 1970 dans deux villes françaises (Lyon et Grenoble) et ses effets sur les participantes et leurs enfants (Masclét, 2017). L'enquête repose sur un dispositif méthodologique pluriel, combinant un travail sur archives, une enquête par questionnaire rétrospectif auprès d'anciennes militantes (n = 115) et la réalisation d'entretiens avec certaines d'entre elles (n = 42) et avec leurs enfants (n = 24).

Les femmes enquêtées ont toutes été engagées au cours des années 1970 dans un ou plusieurs collectifs féministes actifs localement, qu'il s'agisse du Mouvement français pour le Planning familial (MFPPF), du Mouvement pour la libération de l'avortement et de la contraception (MLAC), des groupes femmes, des maisons des femmes, des collectifs lesbiens ou encore des commissions femmes des organisations politiques et syndicales. La majorité d'entre elles sont nées entre le milieu des années 1940 et le début des années 1950. Elles sont issues de différents milieux sociaux : si elles sont un peu plus nombreuses à provenir de familles de classes supérieures (39 % des répondantes au questionnaire), près d'un tiers sont issues de classes moyennes (31 %) et un peu moins d'un tiers des catégories populaires (27 %)^a. Au moment de l'enquête, elles appartiennent très majoritairement aux catégories moyennes et supérieures à fort capital culturel. En témoignent les trois catégories socio-professionnelles dans lesquelles se concentrent la majorité d'entre elles : les cadres de la fonction publique et professions intellectuelles et artistiques (36 %), les professions intermédiaires de l'enseignement, de la santé, de la fonction publique et assimilés (30 %) et les professions libérales et assimilées (14 %)^b.

L'enquête par questionnaire et la campagne d'entretiens se sont déroulées entre 2010 et 2013, plusieurs décennies après les mobilisations féministes, et reposent donc sur une reconstitution *ex post* de leurs parcours par les personnes enquêtées. Elles soulèvent ainsi les enjeux méthodologiques inhérents aux données rétrospectives, largement discutés dans la littérature, en comparaison avec les dispositifs longitudinaux notamment (Freedman *et al.*, 1988 ; Havari & Mazzonna, 2015 ; Mercklé & Octobre, 2015). De nombreuses médiations interviennent en effet entre les expériences vécues par les individus et leur mise en récit dans les réponses fournies en entretien ou dans le questionnaire (Bertaux, 2010), qu'il s'agisse de la mémoire, des processus de mise en cohérence *a posteriori* et d'« illusion biographique » (Bourdieu, 1986 ; Pollak, 1993) ou encore du contexte de réalisation de l'enquête et des « effets de légitimité » qu'il produit (Lahire, 2016). S'il convient de garder ces enjeux à l'esprit dans l'analyse des matériaux, on considère toutefois qu'elles ne les invalident pas. « L'intervention des médiations signalées ne touche guère la structure diachronique des situations, des événements et actions qui ont jalonné ce parcours. Pour employer la métaphore de l'aquarelle, son dessin est bien restitué » même si les teintes et les colorations peuvent en être modifiées (Bertaux, 2010, p. 40). En outre, la connaissance fine des contextes dans lesquels les féministes ont évolué, la mobilisation d'autres sources et les recoupements entre les matériaux quantitatifs et qualitatifs constituent différentes « ficelles » mises en œuvre pour améliorer la qualité des données rétrospectives recueillies comme leur interprétation.

^a Cette variable a été construite à partir des informations relatives aux activités professionnelles et aux niveaux de diplôme des parents fournies par les enquêtées dans le questionnaire. Les milieux sociaux d'origine ont été définis principalement à partir des catégories socioprofessionnelles – codées en 6 postes et en 24 postes de la nomenclature Insee – en retenant la catégorie la plus élevée entre les deux parents. Pour certaines catégories jugées plus hétérogènes (« Employés », « Artisans », « Commerçants », « Agriculteurs »), le niveau de diplôme a été pris en compte pour décider du milieu social correspondant.

^b Voir le tableau détaillé des PCS des répondantes saisies à partir de la dernière profession exercée dans l'annexe électronique 2, <https://journals.openedition.org/sociologie/9637>

Au-delà du couple « classique » : contester en pratiques les normes sexuelles et conjugales dominantes dans les années 1970

Au cours des années 1970, le couple hétérosexuel est saisi par les féministes comme objet de réflexions et de revendications. Sous l'impulsion conjointe de la politisation féministe du privé et du contexte général de rénovation critique du quotidien des années 1968 (Mauger, 1999 ; Pagis, 2014), les militantes aspirent à remettre en question l'ordre genré de la conjugalité. Loin d'être purement théoriques, ces réflexions font écho à leurs vécus personnels puisque la majorité des féministes se trouvent dans une relation de couple stable hétérosexuelle lorsqu'elles rejoignent le mouvement. Elles sont aussi nombreuses à avoir fait un apprentissage très genré du couple et de la sexualité durant leur jeunesse.

Dans le sillage de leur engagement féministe, qui agit comme une socialisation de transformation (Darmon, 2010), certaines militantes vont contester en pratiques le modèle conjugal dominant, développant des stratégies pour sortir de cette forme relationnelle jugée oppressante ou pour la redéfinir⁴. L'analyse des matériaux qualitatifs montre un élargissement du champ des possibles au cours des années 1970. Il passe par la remise en question de plusieurs normes : norme d'une sexualité féminine limitée et conjugale pour être « respectable » contre laquelle se réalisent des expériences sexuelles multiples, norme de l'exclusivité face à laquelle se pratiquent le pluri-partenariat et les relations ouvertes, ou encore norme hétérosexuelle à laquelle s'opposent les relations entre femmes.

Une sexualité « libérée »

La période des années 1970 a constitué un moment d'intense politisation de la sexualité. Dans le sillage des écrits de Simone de Beauvoir, s'appuyant sur des théories en circulation dans les milieux militants et intellectuels, les féministes remettent en cause « les normes sexuelles communément admises jusque-là » (Mossuz-Lavau, 2002, p. 341). La sexualité des femmes et la libre disposition de leurs corps sont au cœur des combats du mouvement de libération des femmes, qui « dénonce les idées reçues, le mythe de l'orgasme vaginal, le mythe de la frigidity féminine » et « exige une redéfinition de la sexualité, débarrassée de la procréation obligatoire et de l'oppression » (Picq, 2011, p. 125).

Au niveau individuel, cette période constitue un moment d'ouverture des possibles en matière de sexualité pour de nombreuses enquêtées.

C'était l'époque où j'avais des copains, que... qu'est-ce qu'il y avait ? Je sais pas, moi, c'était l'époque où c'était quand même la liberté sexuelle, c'était l'époque où on se baignait nu dans les rivières, c'était l'époque... ouais, c'était très... On faisait des expériences aussi diverses et variées [sourire] : avec deux hommes, on fumait du hasch, on couchait avec une femme, enfin on faisait des expériences qui... on expérimentait, on cherchait, on cherchait sa propre... Enfin quand je dis « on »... « je », mais j'avais des ami-es [qui faisaient] pareil. (Catherine)⁵.

Les propos de Catherine – née en 1947, engagée au sein du courant Psychanalyse et politique, puis au MLAC et au Planning familial dans les années 1970 – soulignent bien l'importance du contexte propice aux expérimentations qui sont courantes dans le milieu dans lequel elle baigne. L'engagement féministe joue toutefois un rôle spécifique dans ce processus, comme elle le précise dans la suite de l'entretien en évoquant « le droit au plaisir », une revendication découlant de la réflexion féministe et des discussions dans les groupes. La participation au mouvement des femmes a ainsi permis aux militantes de développer ou de renforcer une légitimité dans la revendication d'une sexualité libre et

⁴ Cet article se concentre sur les tentatives de *sortir* du modèle dominant de la conjugalité hétérosexuelle, mais d'autres pratiques féministes ont visé à le transformer *de l'intérieur* dans un sens plus égalitaire et à l'encontre des normes de genre, voir (Mascllet, 2017).

⁵ Pour préserver l'anonymat des enquêtées, l'ensemble des prénoms cités sont des pseudonymes.

épanouie. En entretenant des relations avec plusieurs partenaires, elles contestent en actes la double-morale qui stigmatise la libre sexualité pour les femmes tout en la valorisant pour les hommes. C'est aussi en les amenant à connaître des pratiques jusqu'alors inconnues et impensées que l'engagement militant a pu modifier les comportements des femmes enquêtées. Née en 1946, mariée depuis l'âge de 20 ans, Danielle a participé à Mai 68 puis à la Ligue communiste à ses débuts. C'est au sein du MLAC dans lequel elle milite ensuite qu'elle découvre des pratiques alternatives.

Donc c'est vrai que, le MLAC, faire des avortements, moi qui étais quand même une oie blanche quand même dans ce domaine, découvrir que la sexualité ça pouvait avoir lieu en dehors du couple officiel, marié ou pas euh...forcément ça m'a... (Danielle).

Cette découverte est renforcée par les rencontres qu'elle fait au sein du Planning familial qu'elle rejoint ensuite et par le mode de vie militant (« il y avait aussi le fait de sortir tard le soir, d'aller à des réunions sans arrêt... »). Cela l'amène progressivement à avoir « des aventures » et à « découvrir des potentialités sexuelles qu'[elle] avait[t] quand même bien étouffée jeune » : « Parce que dans mon idée on se marie machin voilà. Il a fallu que je découvre ça beaucoup plus tard donc la liberté sexuelle j'en ai profité un peu tard. » La présence d'exemples dans l'entourage militant aide à dépasser la norme de la sexualité conjugale qui s'applique aux femmes et favorise plus généralement la recherche d'expériences et de jouissances sexuelles.

Des relations « ouvertes »

Si, dans le cas de Danielle, ces relations peuvent être qualifiées d'extra-conjugales dans la mesure où elles ne sont pas discutées avec son mari, pour d'autres la révolution du privé passe justement par la remise en question de la norme de l'exclusivité à l'intérieur des couples, d'un commun accord entre les partenaires. Inspirées des théories de Reich en vigueur dans le contexte contre-culturel⁶, renforcées par la critique féministe de la monogamie qui nuirait à l'autonomie des partenaires, de nombreuses féministes évoquent des expériences de « couple libre » ou des relations de couple « ouvertes ». Frédérique, née en 1954, engagée au Centre des femmes de Lyon et dans le groupe des lesbiennes du mouvement, souligne au cours de l'entretien qu'elle avait un fonctionnement de la sorte avec sa partenaire de l'époque puisque « c'était la mode d'avoir des relations ouvertes » : « On était très, très liées [rires] mais bon ça semblait être un peu une obligation, si on voulait être cool, il fallait avoir une relation ouverte. Donc on avait une relation ouverte. » Ces pratiques sont encore plus courantes chez celles qui vivent en communauté, mode de vie collectif dans lequel sont mises en œuvre de nouvelles normes conjugales et domestiques (Lacroix, 2006 ; Pagis, 2014 ; Ruault, 2019). Martine, née en 1951 et militante au Centre des femmes de Lyon dans les années 1970, relate ainsi son expérience de la communauté dans laquelle elle a vécu pendant de nombreuses années :

On discutait beaucoup, on mettait en acte aussi, on avait des relations intimes entre nous, mais bon, assez libres, les couples, certains couples étaient formés, d'autres non, donc on discutait beaucoup de l'union libre, on se remettait en question (Martine).

Ces réflexions nourrissent d'ailleurs chez elle, comme chez d'autres enquêtées, un refus du couple et d'avoir un partenaire attiré : « Moi à l'époque je ne vivais pas avec un compagnon attiré, j'en ai eu plusieurs, et puis c'était l'époque où on pouvait avoir plusieurs relations. »

D'autres manières de « faire couple »

Au-delà de la sexualité, la forme conjugale classique en tant qu'organisation sociale entre deux personnes est aussi remise en question. La manière de « faire couple », tout particulièrement la

⁶ Psychiatre, psychanalyste, Wilhelm Reich (1897-1957) est devenu une référence importante dans les années 1968, notamment pour son ouvrage *La Lutte sexuelle de la jeunesse* traduit en 1972.

« définition du groupe conjugal » (Déchaux, 2009, p. 35), sont investies d'un sens politique. Des formes alternatives à la relation entre deux personnes sont imaginées, à l'instar des relations à trois. C'est une configuration relationnelle de ce type qu'Annie relate au cours de l'entretien. Née en 1947, s'étant mariée très jeune avec son conjoint, Annie vit avec lui ses premières expériences militantes lors des événements de 1968 puis au sein de la Ligue communiste révolutionnaire. Elle participe dans ce cadre aux mobilisations pour l'avortement libre et gratuit avant de rejoindre un groupe femmes. Dans les années 1970, Annie et son mari entrent dans un fonctionnement relationnel non-exclusif, ce qu'elle rapporte autant aux principes politiques de l'époque qu'à une envie plus spécifique de son mari⁷.

Ce qui a été discuté c'est qu'on n'appartient à personne. On n'appartient à personne, chacun est libre de faire ce qu'il veut, que la jalousie c'était un truc bourgeois qu'il faut combattre [rires], que... [...] Une femme n'appartient pas à son mari ou son compagnon et le compagnon n'appartient pas à sa compagne, quoi. Voilà. Et puis qu'il est tout à fait possible d'avoir des relations... d'aimer quelqu'un et d'aimer plusieurs personnes [...] Donc, du coup, ça s'est mis en place, l'histoire de trois (Annie).

Une relation à trois se met effectivement en place au début des années 1970, le mari d'Annie développant parallèlement une relation de couple stable avec une autre femme : « Lui, il avait cette relation avec cette femme puis d'autres ; moi, dans ces années-là, j'ai eu des relations, plus ou moins suivies, mais j'en ai eues, plusieurs. » Ce fonctionnement relationnel se maintient y compris après la naissance d'enfants des deux côtés – « dès qu'on a fait un enfant, il en a fait un autre avec cette femme, et il se partageait entre les deux maisons ».

Dans d'autres cas, la relation à trois est articulée différemment, incluant des relations intimes entre l'ensemble des partenaires. Claudine, engagée dans divers groupes femmes dans les années 1970, débute une relation avec un couple au cours des années 1970. Courtisée par le mari du couple en question, Claudine – qui a déjà eu des relations homosexuelles auparavant – accepte la relation « à condition qu'elle soit triangulaire » : « Parce que je ne voulais pas être dans une relation de tromper une femme, bon, qu'est-ce que c'était que ça, c'était pas possible ! Donc voilà, on a eu une relation à trois sinon [rires], sinon je ne mangeais pas de ce pain-là ! [rires]. »

Des expériences homosexuelles variées

Les tentatives de sortir du modèle dominant de la conjugalité hétérosexuelle exclusive s'observent aussi à travers les expériences homosexuelles que les militantes féministes ont eues au cours de cette période. Au centre des bouleversements affectant la sexualité et la conjugalité pendant les années 1970 figure l'homosexualité, alors mise en débats et politisée (Prearo, 2014). Si les relations entre mouvements féministes et mouvements lesbiens ont été complexes (Bard, 2004 ; Chetcuti-Osorovitz, 2019 ; Eloït, 2018), à l'échelle individuelle, les groupes féministes des années 1970 ont constitué un lieu de rencontre et de familiarisation avec l'homosexualité pour les femmes engagées. La présence de femmes ouvertement homosexuelles à l'intérieur du mouvement, puis la constitution de groupes de lesbiennes, ont permis de faire exister et d'incarner l'homosexualité à une époque où sa visibilité était extrêmement réduite. Les cadrages et les pratiques militantes du mouvement, telles que la non-mixité, ont également participé à ébranler l'ordre hétérosexuel et son intériorisation. Le mouvement féministe des années 1970 a ainsi amené une grande partie de ses participantes à être confrontées, souvent pour la première fois, à la question du lesbianisme. Cette rencontre a favorisé la remise en question de la norme hétérosexuelle, visible dans les parcours des féministes.

L'enquête par questionnaire (voir Encadré 2) révèle que les relations sexuelles et affectives entre femmes sont courantes chez les militantes féministes enquêtées : 40 % des répondantes déclarent avoir eu des relations sexuelles avec des femmes au cours de leur vie, une proportion très largement

⁷ Sur les expériences différenciées au sein des couples de la remise en question de la monogamie dans les mouvements révolutionnaires des années 1968, voir (Ruault, 2019).

supérieure aux moyennes mesurées en population générale (voir Tableau 1). Au cours des entretiens, de nombreuses enquêtées se sont positionnées par rapport à cette question, sans qu'elle ne soit nécessairement soulevée par l'enquêtrice.

Annie : Moi, j'ai eu des relations homosexuelles aussi mais de manière marginale, mais oui, oui.

Enquêtrice : Dans cette période aussi ?

Annie : Toujours dans cette même période. On faisait tout, on essayait tout [rires] [...]. Moi, j'ai eu des relations homosexuelles mais, d'une part, qu'avec une seule femme, et pas... et pas très longtemps, quoi. Mais j'ai eu... c'était pas une relation d'un soir, c'était pas juste une expérience. J'ai eu une vraie relation qui a duré plusieurs mois.

La participation au mouvement des femmes, soutenue par la contre-culture des années 1968, rapproche certaines femmes des relations homosexuelles dont elles étaient fortement éloignées, les aidant à franchir le pas – autrement dit à transgresser la norme de l'hétérosexualité – pour « essayer ». Viviane, née en 1946 dans un milieu bourgeois et catholique, qui fréquente le groupe féministe Psychanalyse et politique, raconte ainsi que « dans le mouvement il y avait beaucoup de femmes qui avaient des relations entre elles, beaucoup, beaucoup, beaucoup » : « Moi ça a beaucoup dédramatisé pour moi, qui venait d'un milieu vachement euh... coincé de ce côté-là, euh... Pour autant j'ai eu peu de relations avec des femmes. » Claudette se souvient pour sa part qu'« [elles] étaient un peu séduites par cette idée aussi de tout essayer » :

Donc bon avec une femme de la communauté on était restées très proches, on était très proches, euh... on a gardé les enfants pendant presque un an ensemble, enfin on a eu un petit peu une attirance certainement, et puis du temps et tout ça, donc... Je me souviens d'être partie avec elle en week-end... enfin, on tentait des choses assez... assez... j'allais dire exceptionnelles. On a eu une... sexuellement, des caresses, une nuit, je me souviens, mais c'est resté un peu inexploité, inexprimé... comment dire... est-ce que ça nous a fait peur à un moment ? Je ne sais pas, enfin bon c'est resté un peu inachevé, comme une... je sais pas... (Claudette).

Se dessinent en creux de ce récit les difficultés à s'affranchir de la norme hétérosexuelle et d'une socialisation hétéronormée. Si les militantes comme Claudette ne font pas état de questionnements ou d'attirances homosexuels antérieurs, pour d'autres la participation au mouvement constitue précisément une « révélation » permettant de comprendre et d'assumer des désirs préalablement éprouvés. Chez elles, des questionnements antérieurs sur la sexualité – voire des expériences – ont joué un rôle dans l'attrait pour les mouvements féministes et dans le processus d'engagement. Josette, née en 1947 dans une famille de petits agriculteurs, explique que les groupes féministes ont constitué un lieu lui permettant de rencontrer des femmes « comme [elle] » : « Après j'ai vu qu'il y avait des femmes comme moi dans le mouvement féministe. » Cette rencontre est d'autant plus importante pour des femmes issues ou ancrées dans des milieux où elles n'avaient pas « d'identifications reconnaissables de l'homosexualité féminine » (Chetcuti, 2013, p. 58) : « Parce que j'avais pas de mo [modèle]... j'aurais été à Paris dans le milieu artistique il n'y aurait pas de problème mais dans le notariat et dans l'agriculture, vous vous rendez compte ? » souligne Josette, qui a commencé sa carrière en tant qu'employée dans une étude de notaire. Andrée, née en 1935 dans un milieu ouvrier très modeste, mariée et mère de deux enfants dans les années 1970, décrit la force du soulagement éprouvé lorsqu'elle rencontre des femmes ouvertement homosexuelles au sein du mouvement féministe : « Donc quand j'ai vu ces femmes heureuses mais j'ai dit : “Mais, t'es pas anormale ! Quand t'as eu des coups de cœur pour des femmes mais il n'y a pas que toi, t'es normale ! » Enfin, loin de ces expériences de découverte ou de « révélation », certaines féministes sont déjà engagées dans des relations homosexuelles, voire se définissent comme telles, au moment de leur engagement. Le mouvement joue alors un rôle différent pour ces femmes, qui évoquent la dimension protectrice de la sous-culture féministe. Les groupes féministes et/ou lesbiens constituent en effet des

poches de résistance dans le contexte hétéronormatif qui permettent de « se soustraire à l'homophobie ordinaire » (Bard, 2004, p. 114). C'est aussi parce qu'il fonctionne comme marché matrimonial et constitue un lieu de rencontres pour les féministes lesbiennes, abritant ensuite leurs relations affectives, que le mouvement des femmes facilite leur vie quotidienne. Plusieurs enquêtées ont ainsi rencontré d'autres féministes avec lesquelles elles ont été en couple pendant les années 1970 et 1980, voire au-delà.

Les expériences homosexuelles qu'on observe chez les féministes des années 1970, bien que contrastées dans la manière dont elles s'inscrivent dans les trajectoires affectives, n'en constituent pas moins des contestations en pratiques de l'ordre hétérosexuel. Dans les parcours des féministes, la politisation féministe du privé s'est traduite par la remise en question de plusieurs normes dominantes sur les plans affectif et sexuel. Elle a débouché sur différentes expérimentations affectives visant à sortir du modèle conjugal dominant : refuser d'être en couple en privilégiant le fait d'avoir des partenaires sexuels multiples, redéfinir la manière de « faire couple » (Déchaux, 2009 p. 35) en développant des formes alternatives à la relation à deux exclusive ou encore faire l'expérience de relations homosexuelles.

Si l'analyse des entretiens permet de faire ressortir ces expériences et les différents mécanismes par lesquels l'engagement féministe a soutenu ces pratiques, leur fréquence et leur persistance chez l'ensemble des militantes restent à interroger.

Encadré 2. Une enquête par questionnaire

L'enquête par questionnaire visait à reconstituer de manière rétrospective les trajectoires des féministes sur différents plans. Le questionnaire comportait plusieurs blocs de questions relatifs à leur parcours personnel et professionnel, leurs engagements politiques ainsi que leur vie privée et familiale. Certaines questions, présentées sous forme de calendriers, étaient assorties d'une demande de datation dans l'objectif de réaliser des traitements séquentiels (voir *infra*). Face à la longueur du questionnaire et aux difficultés soulevées par une enquête de ce type, plusieurs stratégies ont été utilisées pour inciter les personnes à répondre (lettre d'accompagnement, chronologies fournies pour faciliter la remémoration, etc.).

La population initiale de femmes ayant participé aux mobilisations féministes lyonnaises et grenobloises dans les années 1970 a été construite à partir d'un travail de recherche et de recoupement de multiples sources écrites et orales attestant de leur engagement féministe à l'époque (par exemple listes de participantes à un groupe ou à un événement féministes, signataires de pétitions, auteures d'articles dans les journaux féministes locaux, etc.)^a. En raison du caractère labile et composite de ce type de mouvement social et de son corolaire – l'inexistence d'un fichier de « membres » – la construction de la population à enquêter impliquait de procéder à une sorte d'« ethnographie historique » (Laferté, 2009) afin d'isoler plusieurs « lignes de départ ».

Ce travail a permis de minimiser les biais de recrutement et de retrouver les traces d'un grand nombre de féministes aux profils diversifiés, en termes de types de collectifs fréquentés (des groupes les plus institutionnalisés aux plus informels) comme en termes de degrés d'investissements. Il a débouché sur une base de 700 anciennes militantes. Le questionnaire a ensuite été expédié par voie postale aux 337 personnes dont j'ai pu retrouver les coordonnées et 115 questionnaires valides m'ont été retournés. Le taux de retour du questionnaire, globalement similaire dans les deux villes étudiées, est de 34 %.

Le trait marquant de la passation du questionnaire est qu'il a été davantage rempli par les militantes qui n'étaient pas les plus engagées dans les mobilisations féministes des années 1970. À l'inverse, leurs camarades féministes qui se trouvaient à l'époque dans des positions plus centrales dans les deux villes ont moins répondu. Au-delà de cette caractéristique, l'analyse des répondantes montre une assez bonne pénétration du questionnaire dans toutes les composantes, avec peu de variation du taux de retour selon les groupes ou selon le multi-positionnement.

Pour autant, le corpus enquêté n'est pas représentatif au sens statistique du terme. L'absence d'information sur une éventuelle « population mère » au sein de laquelle il aurait été possible de tirer

un échantillon et plus généralement la construction de l'objet ne permettent pas de raisonner en termes de représentativité ni d'employer les outils et méthodes statistiques afférents. On considère cependant que, en raison de son mode de constitution et de sa diversité, la population enquêtée est dotée d'une certaine significativité. En outre, les données recueillies par le biais du questionnaire permettent de ne pas « travailler sur des restes de cohortes » (Offerlé, 1987, p. 75) et d'opérationnaliser une approche processuelle et diachronique grâce à la qualité d'ensemble des réponses datées.

^a Pour une présentation détaillée de ce travail et des enjeux qu'il recèle, voir (Mascllet, 2014).

Parenthèse ou bifurcation ? Des parcours affectifs non-conventionnels à l'épreuve du temps long

L'enquête par entretiens auprès des féministes des années 1970 a révélé différentes situations affectives ayant pour point commun de remettre en question le modèle du couple hétérosexuel monogame. Quelles ont été l'ampleur et la durée de ces pratiques dans les parcours des féministes ? Leurs expériences alternatives ont-elles perduré au-delà des années 1970 ? Comment objectiver ces évolutions dans le temps ?

Comparer les militant-es enquêté-es à leurs contemporain-es sur des indicateurs matrimoniaux et familiaux constitue une première manière de faire pour cerner les effets sur les trajectoires personnelles, courante dans le champ des conséquences biographiques de l'engagement (voir par exemple McAdam, 1989, p. 757). Dans mon enquête, ces données soulignent déjà ce qui distingue les féministes des années 1970 des femmes d'âges comparables sur les plans affectifs et conjugaux (voir Tableau 1). Par exemple, seules 72 % d'entre elles ont été mariées au cours de leur vie alors que c'est le cas de 90 % de leurs contemporaines et, sur le plan légal, 23 % sont aujourd'hui célibataires contre 8 % des femmes de leurs générations. À l'inverse, 40 % des féministes enquêtées déclarent avoir eu des relations homosexuelles au cours de leur vie, contre 4,5 % en population générale comparable.

Tableau 1 : Profils sexuels et conjugaux des féministes, données comparatives (en %)

	Population enquêtée	Population générale (groupes d'âge comparables)*	Sources
Vivre en couple aujourd'hui	48	66	Insee, recensement de la population
Avoir déjà été mariée	72	90	Insee, statistiques de l'état civil et estimations de la population
Expérience de relations homosexuelles	40	4,5	Étude des parcours individuels et conjugaux (EPIC), Insee-Ined
Se définir comme homosexuelle	9	0,2	Contexte de la sexualité en France (CSF), Insee-Ined
Se définir comme bisexuelle	10	0,5	CSF, Insee-Ined
Statut matrimonial légal actuel			Etat civil, Insee,
Célibataire	23	8	
Mariée	36	65	
Veuve	8	12	
Divorcée	26	15	

* Les données relatives à la population générale sont rarement strictement comparables ; elles permettent toutefois de donner un ordre d'idée lorsqu'on tente de positionner les féministes enquêtées par rapport aux femmes des mêmes générations.

Sources : données de l'enquête par questionnaire auprès des féministes des années 1970 (Mascllet, 2017) ; données en population générale issues de EPIC, de CSF et des enquêtes de l'Insee.

Si ces données comparatives mettent en exergue la spécificité des parcours affectifs des femmes qui ont connu un engagement féministe dans les années 1970, elles demeurent insatisfaisantes : les pratiques de remise en question du couple hétérosexuel monogame échappent à ces indicateurs restreints, d'une part, et, d'autre part, analyser leur situation conjugale à la date de l'enquête seulement empêche de voir ce qui s'est passé *depuis* les années 1970 et de suivre les évolutions *au fil* du temps.

Face à ces limites, une approche spécifique a été développée pour reconstituer les parcours amoureux et conjugaux de ces femmes de manière véritablement diachronique, à travers l'outil des carrières relationnelles. La typologie qui en résulte, obtenue *via* des méthodes d'analyses séquentielles et d'appariement optimal, fait apparaître des vies privées qui ont été diversement marquées par la socialisation féministe à long terme.

Un outil inédit : les carrières relationnelles

Si mon enquête par questionnaire partage avec des enquêtes récentes l'ambition de développer une approche élargie du couple (Epic, 2013-2014, Ined-Insee) et d'articuler davantage sexualité et conjugalité (Ammar *et al.*, 2014), elle s'en distingue par l'abandon de l'entrée par les relations de couple au profit d'une entrée par les situations affectives⁸. Face à la spécificité de la population étudiée et aux enjeux préalablement exposés, j'ai été amenée à élaborer des questions qui ne visaient pas à dénombrer les unions. À partir des analyses qualitatives, le choix a été fait d'entrer par *les types d'états relationnels* – entendus comme la situation affective dans laquelle se trouve l'enquêtée du point de vue de ses relations amoureuses et sexuelles à un moment donné – pour reconstituer les trajectoires conjugales des féministes dans le questionnaire.

Trois dimensions ont été retenues pour construire une « carrière relationnelle » et faire varier les types d'états relationnels par lesquels ont pu passer les féministes : le statut de la relation, l'exclusivité de la relation et le sexe des partenaires. Le premier critère, celui du *statut de la relation*, oppose les relations de couple dites « stables » – au sens de relation dotée d'une certaine continuité avec un·e partenaire principal·e – à des situations affectives avec des partenaires occasionnels et/ou multiples. Dans le cas des relations de couple stable avec un·e partenaire principal·e, ces dernières peuvent être *exclusives* (c'est-à-dire monogames) ou au contraire *ouvertes*, avec des expériences sexuelles et amoureuses possibles avec d'autres partenaires en accord avec le partenaire principal. Enfin, dernier critère, il s'agit de savoir si ces relations ont lieu avec des partenaires *masculins, féminins ou des deux sexes*. Les féministes interrogées par questionnaire ont ainsi été invitées à répondre à une question sous forme de calendrier, en indiquant les types de relations qu'elles ont eues pour chaque période de leur vie⁹.

Cette attention à la diachronie des trajectoires (affectives), en phase avec une approche processuelle des carrières militantes (Agrikoliansky, 2017 ; Fillieule, 2001) et plus largement des phénomènes sociaux (Abbott, 2001), permet d'avoir recours à des méthodes statistiques attentives à la temporalité : les analyses séquentielles (voir Encadré 3).

Encadré 3. Analyses séquentielles des carrières relationnelles¹⁰

⁸ Les deux enquêtes citées conservent une définition fondée sur les partenaires, avec parfois un minimum de durée de relation – trois mois dans le cas de l'enquête mobilisée par Nadia Ammar et ses collègues – dont les auteurs soulignent les limites (Ammar *et al.*, 2014, p. 70).

⁹ En raison de cette entrée, la carrière relationnelle ne permet pas de voir les changements de partenaires – et donc les ruptures – à l'intérieur d'un même type de relation affective.

¹⁰ Ces analyses ont été effectuées en collaboration avec Philippe Blanchard, qui a réalisé les traitements séquentiels *via* le logiciel R à partir des choix que j'avais opérés, et que je remercie ici.

Inscrites dans la famille des méthodes descriptives, les analyses séquentielles ont pour objectif de traiter statistiquement le temps social dans sa complexité, en réponse aux limites des méthodes statistiques traditionnelles. Développée dans les sciences sociales depuis le milieu des années 1980 sous l'impulsion des travaux d'Andrew Abbott (2001), cette méthode s'est progressivement diffusée depuis (Blanchard *et al.*, 2014 ; Robette, 2016). Elle permet de décrire des parcours de vie, puis de construire des typologies de trajectoires en rapprochant celles qui se ressemblent. Les étapes de l'analyse de séquence consistent à recueillir puis à coder des données longitudinales en élaborant un alphabet, qui correspond aux différents états ou statuts possibles dans la séquence (trajectoire) étudiée. L'introduction de l'algorithme d'appariement optimal permet ensuite de comparer les carrières entre elles et de mesurer la distance qui les sépare, en quantifiant le nombre minimal de transformations élémentaires nécessaires pour passer d'une séquence-source à une séquence-cible. Enfin, le recours à une procédure de classification automatique ascendante hiérarchique permet de dégager des groupes de séquences fondés sur leur degré de ressemblance.

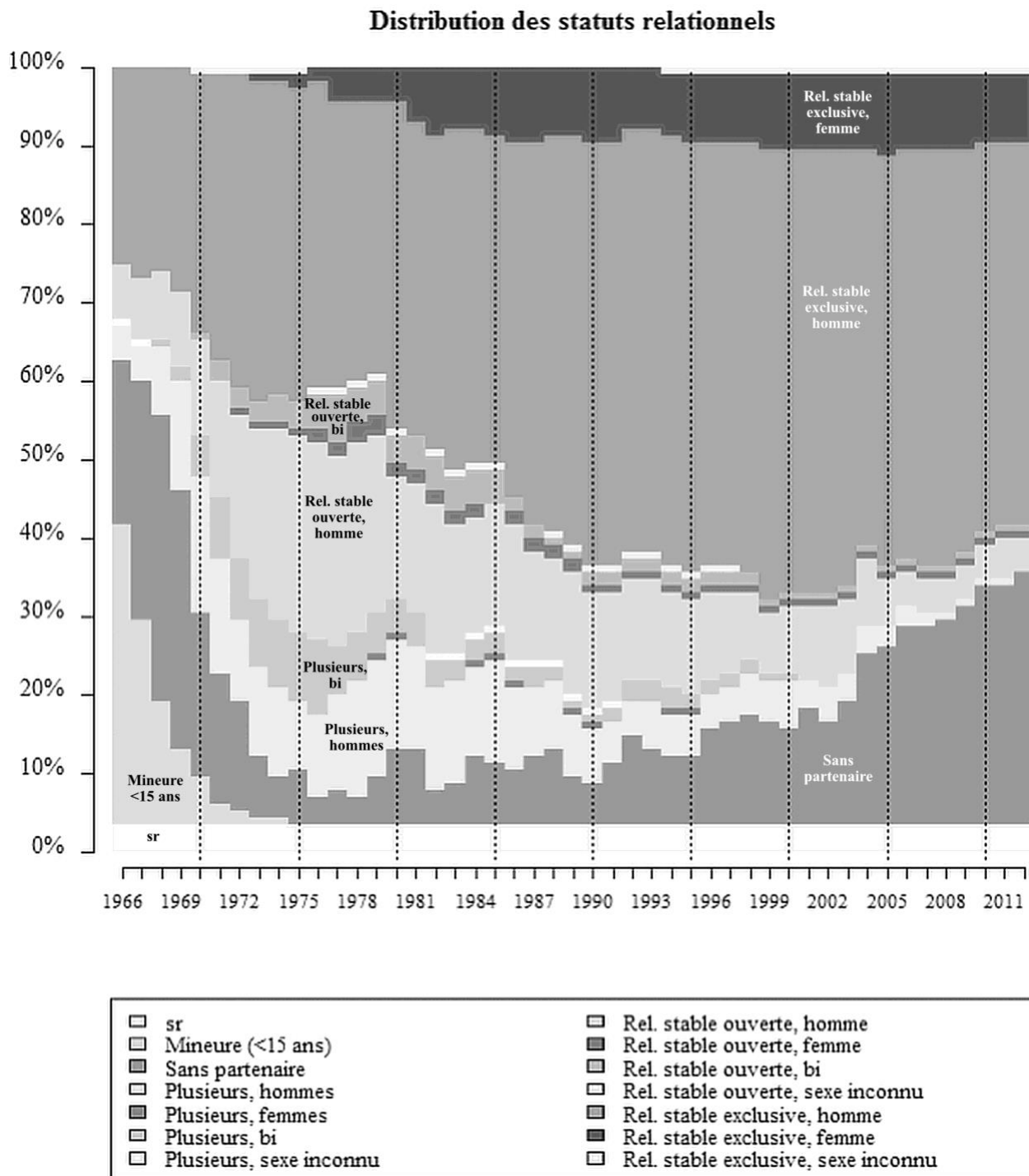
Dans notre carrière relationnelle, les états correspondent aux types de relations par période croisant les trois dimensions qui ont été présentées plus haut (statut, exclusivité, sexe). La représentation graphique (Figure 1) permet de distinguer, de bas en haut, *les trois principaux types* de relations affectives : partenaires multiples ou occasionnels ; relations stables ouvertes ; relations stables exclusives. Les différents *dégradés* à l'intérieur de ces types se déclinent en fonction du *sexe des partenaires* : du plus clair lorsque les partenaires sont uniquement des hommes, au plus foncé lorsque les partenaires sont uniquement des femmes, en passant par une nuance intermédiaire lorsque les partenaires sont des deux sexes.

L'unité de temps retenue pour construire cette carrière relationnelle et interroger les enquêtées est celle de l'année civile. Alors que l'échelle de temps biographique (âge des individus) est plus courante dans les travaux mobilisant des analyses séquentielles – en raison des types de trajectoires privilégiées dans la perspective des parcours de vie (Lévy, 2013, p. 327) –, c'est une échelle de temps historique qui a été retenue pour analyser les carrières des féministes^a. Ce choix s'explique par le questionnement sur les effets biographiques d'un mouvement social particulier et par l'importance accordée au contexte politique et historique dans cette recherche. En effet, seule cette échelle permet de voir dans quelle mesure les pratiques affectives alternatives ont été concomitantes des mobilisations féministes des années 1970 et si elles ont perduré après le reflux de ces mobilisations et le désengagement massif des militantes dans les années 1980. Toutefois, ce choix a pour conséquence d'aligner et de comparer les parcours de femmes pris à des âges différents. Les dimensions liées à l'âge et à la position dans le cycle de vie des militantes féministes sont ainsi moins visibles qu'elles ne l'auraient été *via* l'échelle biographique. Elles restent présentes indirectement, à travers le croisement des typologies issues des analyses séquentielles avec d'autres variables, en particulier les classes d'âges auxquelles appartiennent les répondantes.

^a Bien qu'encore minoritaire, le recours à une échelle historique se développe aujourd'hui, dans un contexte de diffusion des analyses séquentielles au sein de nouvelles disciplines (histoire, science politique), et soulève des questions intéressantes sur « l'entremêlement des temps biographique, organisationnel et historique » (Blanchard, 2016, p. 160).

L'élaboration de cette carrière relationnelle en temps historique offre une vision d'ensemble de la manière dont les féministes enquêtées se répartissent dans les différents états relationnels des années 1960 jusqu'à la date de l'enquête, au début des années 2010. La représentation graphique agrégée (voir Figure 1) permet de voir, pour chaque année, les proportions cumulées de répondantes se trouvant dans chacun des états relationnels (plusieurs partenaires masculins, relation stable ouverte avec des partenaires des deux sexes, relation stable exclusive hétérosexuelle, etc.) ainsi que leurs évolutions.

Figure 1 : Distribution des états dans les carrières relationnelles (1966-2012)



Source : données de l'enquête par questionnaire auprès des féministes des années 1970 (Masclét, 2017).

Champ : femmes ayant participé aux mouvements féministes de la deuxième vague à Lyon ou à Grenoble entre 1970 et 1985 (n = 115).

Lecture : entre 1965 à 1970, les répondantes qui ont des relations affectives sont minoritaires et sont principalement dans des relations stables exclusives hétérosexuelles (en haut du graphique). Les

autres types de relations – relations stables ouvertes ou plusieurs partenaires – sont marginales tandis que les relations affectives avec des partenaires de même sexe (nuances foncées) sont quasi-inexistantes.

Une version en couleur de la figure 1 est disponible en annexe électronique 3, <https://journals.openedition.org/sociologie/9637>.

Que nous apprend le graphique de la figure 1 ? Il souligne tout d'abord à quel point la période 1970-1985, concomitante aux mobilisations féministes de la deuxième vague, est celle où le modèle conjugal dominant est remis en question et concurrencé par d'autres modalités relationnelles. Au cours de cette période, moins de la moitié des répondantes sont dans une relation affective de type stable exclusive et hétérosexuelle (en haut du graphique). Les relations stables non-exclusives (au milieu du graphique) et les relations avec plusieurs partenaires (en bas du graphique) sont nombreuses au cours de ces quinze années : en plein essor dans la première moitié des années 1970 alors que les répondantes finissent d'entrer dans la sexualité et la conjugalité, elles connaissent leur apogée autour de 1975 et dans les cinq années qui suivent – période à laquelle ces états relationnels « alternatifs » concernent la moitié des répondantes – avant d'entamer un déclin au début des années 1980. À l'intérieur de ces types relationnels « alternatifs », les relations avec des femmes deviennent plus nombreuses au fil de la période, tout particulièrement après 1975. Elles se déroulent surtout en parallèle à des relations hétérosexuelles : il s'agit de relations avec plusieurs partenaires des deux sexes (état « plusieurs partenaires, bi ») ou des relations stables ouvertes dans lesquelles les partenaires sont des deux sexes (état « relation stable ouverte bi ») (nuances intermédiaires). À partir de 1975 commencent toutefois à apparaître dans les parcours affectifs des relations qui se font totalement hors du cadre hétérosexuel (nuances foncées), avec des relations stables ouvertes avec des femmes (au milieu du graphique) et des relations stables exclusives avec des femmes (tout en haut du graphique).

Un tournant est amorcé dans les années 1980 qui se confirme et s'accroît ensuite jusqu'au début des années 2000 : la part des relations stables exclusives (très majoritairement hétérosexuelles mais aussi homosexuelles) augmente tandis que les autres modalités relationnelles diminuent progressivement, tout particulièrement les situations avec plusieurs partenaires, signifiant que la plupart des répondantes sont en couple avec un·e partenaire principal·e à partir de cette date. À l'intérieur de ce cadre de relation stable, les relations sont le plus souvent exclusives, même si les modalités de relation « ouvertes » sont loin de disparaître et demeurent une part non négligeable des situations affectives jusqu'aux années 2000. Alors que la proportion de relations stables homosexuelles se stabilise (autour de 10 % des répondantes), la parenthèse d'expérimentation bisexuelle se referme, avec de moins en moins de relations stables ouvertes avec des partenaires des deux sexes ou de relations avec plusieurs partenaires des deux sexes pendant cette période (nuances intermédiaires).

À partir des années 2000, l'évolution la plus notable est l'augmentation de la part des personnes sans partenaire (tout en bas du graphique) tandis que, chez celles qui sont encore dans des relations affectives, les modalités alternatives deviennent portion congrue.

Cette vue d'ensemble qu'offre la représentation agrégée des carrières relationnelles permet déjà d'apprécier les tendances générales des vies privées des féministes et de saisir leurs évolutions en contexte, lors de l'apogée des mobilisations féministes dans les années 1970 jusqu'aux décennies suivantes marquées par le reflux militant. Il convient ensuite d'approfondir l'analyse en distinguant les différents profils que renferme cette photographie de groupe.

Une typologie de parcours contrastés

La seconde étape de l'analyse distingue les principaux types de parcours affectifs que les féministes ont eues depuis les années 1960 jusqu'à la date de l'enquête. L'algorithme d'appariement optimal et

la procédure de classification automatique¹¹ permettent de regrouper les trajectoires qui se ressemblent le plus parmi les carrières relationnelles des militantes. Une typologie en cinq classes, élaborée à partir de coûts empiriques¹², a été construite. Elle différencie des groupes d'enquêtées chez lesquelles les remises en question du modèle conjugal dominant ont été limitées (classe des « conventionnelles » et « expérimentations avant conjugalité ») à d'autres dont les vies privées en portent des traces variées mais plus longues et durables (classes « refus de l'exclusivité », « rejeter le couple stable » et « expériences de couples lesbiens »)¹³. La prise en compte des propriétés socio-démographiques et des caractéristiques conjugales et familiales des répondantes permet ensuite d'approfondir l'analyse de ces classes. En effet, des recherches antérieures ont montré l'importance des appartenances générationnelles et de classes sociales dans le rapport à la sexualité et dans les parcours et styles conjugaux des individus (Bajos & Bozon, 2008 ; Rault & Letrait, 2010 ; Widmer *et al.*, 2004). D'autres variables relatives à la vie privée telles que les statuts matrimoniaux ou la parentalité – dont la littérature a souligné l'influence sur le déroulement des parcours de vie, en particulier féminins – seront aussi introduites pour cerner la spécificité de chaque classe.

Lorsqu'on observe les parcours affectifs des féministes, des années 1960 à aujourd'hui, un premier ensemble regroupant les personnes chez lesquelles le modèle relationnel classique a été largement dominant au cours des trajectoires se dégage. Dans cette **première classe** (43 % des répondantes, n = 50), les relations stables exclusives et hétérosexuelles constituent le type relationnel majoritaire, voire le seul que les répondantes ont connu au cours de leurs parcours affectifs. En raison de la distance avec les modes relationnels alternatifs qui caractérise ce groupe comparativement aux autres, on peut les qualifier, dans une acception interactionniste, de classe **des « conventionnelles »**.

En resserrant la focale, cette classe se subdivise en deux sous-ensembles¹⁴ : des répondantes qui sont uniquement dans ce type de relations classiques au cours de leur vie (27 %, n = 32) ; et d'autres, moins nombreuses, qui vont connaître des types de relations différentes pendant une phase au début de leur parcours affectif, jusqu'aux années 1980, avant de revenir définitivement vers des relations stables et exclusives (15 %, n = 18).

Tableau 2 : Profils conjugaux et familiaux selon les carrières relationnelles (en %)

¹¹ Classification ascendante hiérarchique associée au critère de Ward.

¹² La fixation des coûts de substitution constitue un enjeu de la méthode (Abbott, 1995 ; Gauthier, 2013). Parmi les différentes possibilités, nous avons choisi ici des coûts empiriques, fixés à partir d'une analyse sociologique pour refléter les distances entre les états en fonction des types de relation et du sexe des partenaires. Les coûts d'insertion suppression (*indel*) ont été fixés à 3. Pour plus de détails, voir l'annexe électronique 4. <https://journals.openedition.org/sociologie/9637>

¹³ Voir la typologie des carrières relationnelles (1966-2012) dans l'annexe électronique 5, <https://journals.openedition.org/sociologie/9637>

¹⁴ Cette subdivision apparaît dans le découpage de la typologie en huit classes (non présenté).

	Classe 1	Classe 6	Classe 2	Classe 3	Classe 4	Classe 5	Tot %	N
	Conven- tionnelles	SR	Refus de l'exclusivité	Lesbiennes	Rejet du couple stable	Expérimentations avant conjugalité		
<i>Total</i>	44	4	16	15	9	14	100	115
Avoir été mariée au moins une fois dans sa vie								
Oui	51	1	18	10	8	12	100	83
Non	25	9	9	28	9	19	100	32
Situation matrimoniale légale actuelle								
Mariée	79	0	10	5	0	7	100	42
Pacsée	13	13	13	38	0	25	100	8
Célibataire	27	7	11	26	11	15	100	27
Divorcée, séparée	13	3	27	17	23	17	100	30
Avoir généralement cohabité avec partenaire lors de relation de couple stable								
Toujours	58	0	22	12	4	4	100	50
Avec la plupart	31	0	11	14	14	29	100	35
Rarement	26	16	10	32	11	6	100	19
Avoir élevé des enfants								
Oui	50	1	17	9	8	16	100	94
Non	11	11	11	47	16	6	100	19
Se définir plutôt comme...								
Hétéro- sexuelle	53	2	18	3	7	17	100	90
Homosexuelle	0	10	0	90	0	0	100	10
Bisexuelle	17	0	9	42	25	8	100	12
Avoir eu des relations sexuelles avec des femmes au cours de sa vie								
Oui	25	4	15	30	11	15	100	47
Non	57	0	14	7	10	12	100	42
SR	53	8	19	0	4	15	100	26

Source : données de l'enquête par questionnaire auprès des féministes des années 1970 (Masclét, 2017).

Champ : femmes ayant participé aux mouvements féministes de la deuxième vague à Lyon ou à Grenoble entre 1970 et 1985 (n = 115).

Le croisement avec d'autres variables relatives aux histoires affectives, conjugales et familiales des répondantes confirme la spécificité de cette classe (voir Tableau 2) : les personnes qui sont mariées aujourd'hui y sont largement sur-représentées, tandis qu'à l'inverse, ce type de trajectoires est peu fréquent chez celles qui n'ont jamais été mariées au cours de leur vie comme chez celles qui n'ont pas élevé d'enfants. Sur le plan de la sexualité, aucune ne se définit comme homosexuelle dans cette classe et les bisexuelles sont rares, tandis que celles qui déclarent ne jamais avoir eu des relations sexuelles avec des femmes au cours de leur vie y sont surreprésentées. Particulièrement importante

chez les répondantes issues de classes supérieures, ce type de trajectoires affectives varie peu en fonction de l'âge des répondantes (voir Tableau 3).

Classe 1 - Les « conventionnelles »

Née en 1947 dans une famille de classe supérieure, Monique¹⁵ débute sa trajectoire affective en 1969 lorsqu'elle rencontre son partenaire avec lequel elle se marie la même année. Ils ont ensemble deux enfants qui naissent en 1970 et 1971. Leur relation, qui dure jusqu'à la date de l'enquête, a toujours été de type exclusif (Répondante n° 81, Sous-ensemble 1).

Née en 1953 et issue des classes supérieures, Martine commence par avoir plusieurs partenaires de sexe masculin entre 1969 et 1972. Entre 1973 et 1978, elle a une première relation stable avec un homme (GP) qui est ouverte. Après leur séparation en 1979, elle est de nouveau dans une période avec plusieurs partenaires. Elle rencontre PM en 1982 avec qui elle a une relation stable ouverte pendant une année avant que celle-ci ne devienne exclusive. Leurs deux enfants naissent en 1983 et en 1986 et quelques années plus tard Martine et PM se marient (1989). Ils sont toujours ensemble au moment de l'enquête (Répondante n° 66, Sous-ensemble 2).

Proches d'une partie de cette première classe, les répondantes regroupées dans **la classe 5** se caractérisent aussi par le fait de passer par une période d'expérimentation au début de leurs parcours affectifs avant de s'installer dans une forme relationnelle plus conventionnelle (14 % des répondantes, n = 16, « **expérimentation avant conjugalité** »). Dans les années 1970 et 1980, la plupart d'entre elles connaissent des phases où elles sont dans des relations avec plusieurs partenaires, notamment des deux sexes, ou dans des relations stables ouvertes avec des hommes. À l'issue de ces phases d'expérimentation, elles entrent et demeurent majoritairement dans des relations stables exclusives hétérosexuelles. Les membres de cette classe se distinguent aussi par le fait que leurs relations stables exclusives hétérosexuelles ne durent pas systématiquement jusqu'à aujourd'hui ; moins continues, elles sont aussi davantage entrecoupées de périodes sans partenaire.

Tableau 3 : Indicateurs sociodémographiques selon les carrières relationnelles (en %)

	Classe 1	Classe 6	Classe 2	Classe 3	Classe 4	Classe 5	Tot %	N
	Conven- tionnelles	SR	Refus de l'exclusivité	Lesbiennes	Rejet du couple stable	Expéri- mentations avant conjugalité		
<i>Total</i>	44	4	16	15	9	14	100	115
Génération								
Nées avant 1941	43	10	29	0	10	10	100	21
Nées 1941 - 1946	24	0	24	28	16	8	100	25
Nées 1947 - 1951	56	5	13	5	10	10	100	39
Nées après 1951	43	0	3	27	0	27	100	30
Milieu social d'origine								
Classes supérieures	62	2	11	11	9	4	100	45
Classes moyennes	22	6	22	28	8	14	100	36
Classes populaires	42	3	13	7	7	29	100	31

¹⁵ Les exemples présentés sont construits à partir des réponses au questionnaire d'une répondante appartenant à la classe concernée (le numéro de la répondante au questionnaire se trouve en ordonnée du graphique). Le prénom est fictif.

Source : données de l'enquête par questionnaire auprès des féministes des années 1970 (Masclét, 2017).

Champ : femmes ayant participé aux mouvements féministes de la deuxième vague à Lyon ou à Grenoble entre 1970 et 1985 (n = 115).

Le croisement avec les variables sur la vie privée ne produit pas de contrastes supplémentaires intéressants. Quant au croisement avec les variables sociodémographiques (voir Tableau 3), il montre que les plus jeunes, nées après 1951, semblent surreprésentées dans cette classe par rapport aux autres classes d'âge. Ce type de trajectoire affective est aussi plus courante chez celles issues de milieu populaire alors qu'à l'inverse elle est plus rare chez les enquêtées issues de classes supérieures.

Classe 5 – Expérimentation avant conjugalité

Née en 1952 dans une famille d'agriculteurs, Marie a plusieurs partenaires des deux sexes entre 1968 et 1976. De 1977 à 1985, elle est dans une situation de relation stable ouverte de type bisexuelle (son partenaire principal est un homme, JR, et elle a d'autres relations avec des hommes et des femmes). Puis, à partir de 1986, sa relation avec JR devient exclusive, ce qui correspond à l'année de naissance de leur premier enfant, suivi d'un deuxième en 1988. Leur relation prend fin en 2008, date depuis laquelle Marie n'a plus de partenaire (Répondante n° 92).

Chez les militantes féministes regroupées dans **la classe 2** (16 % des répondantes, n = 18), la remise en question du modèle relationnel dominant est plus longue et plus durable. Elle prend la forme de relations stables hétérosexuelles ouvertes, traduisant un « **refus de l'exclusivité** » qui est assez persistant. Cette classe réunit des répondantes qui ont pour point commun de maintenir des relations stables non-exclusives pendant une longue période. Une partie d'entre elles (environ 40 %) était au préalable dans des relations de couple stables monogames hétérosexuelles. Certaines vont en sortir au fil des années 1970 pour développer plutôt des relations ouvertes, ne revenant à ce modèle relationnel dominant que dans les années 2000. Pour d'autres, la sortie se fait plus tard, dans les années 1980, mais elle est définitive : sans retour vers la forme dominante, leurs trajectoires affectives connaissent ensuite des périodes sans partenaire. Dans cette classe, les expériences homosexuelles et bisexuelles sont quasi inexistantes.

Lorsqu'on regarde leur statut matrimonial actuel, les personnes divorcées, séparées ou veuves sont proportionnellement plus nombreuses dans cette classe que celles ayant d'autres statuts (voir Tableau 2). Ce type de parcours affectif est plus fréquent chez les répondantes les plus âgées de la population : celles qui sont nées avant 1941 et, dans une moindre mesure, entre 1941 et 1946, sont surreprésentées dans cette classe.

Classe 2 – Vers un refus du couple exclusif

Née en 1934, Simone débute son parcours affectif et conjugal par une relation de couple stable exclusive avec un homme en 1954, date à laquelle elle se marie une première fois. Avec son mari (JP), ils ont deux enfants nés en 1956 et 1961. Suite au décès de son mari en 1964, Simone connaît une période sans partenaire avant d'entamer une nouvelle relation, toujours de type stable hétérosexuelle et exclusive, en 1970. Elle se marie également avec ce deuxième conjoint (JT) la même année et leur enfant naît en 1975. Leur relation dure jusqu'en 1981, date à laquelle ils divorcent. À partir de cette période, Simone n'a plus de relations de couple exclusives. De 1981 à 1987, elle a avec AG une relation de couple ouverte – d'ordre hétérosexuel puisque les autres partenaires sont aussi des hommes –, ce qui correspond à une période où elle vit en communauté ; puis de nouveau une relation de même type de 1989 à 1997 avec un autre partenaire (ML). Depuis cette date, Simone est sans partenaire (Répondante n° 16).

Pour les répondantes de **la classe 4**, la remise en question du modèle relationnel dominant est définitive. Alors que les précédentes refusent l'exclusivité au moins pendant un temps, les membres de cette classe se caractérisent par leur « **rejet du couple stable** », *a fortiori* exclusif. Les parcours affectifs des répondantes qui y sont réunies (9 %, n = 10) se distinguent en effet par la quasi absence de relations stables exclusives hétérosexuelles au cours de leur vie. Si une partie d'entre elles connaissent ce type de relation avant les années 1970, quasiment aucune ne repasse par cet état ensuite. Elles demeurent principalement dans des relations avec plusieurs partenaires, plus rarement dans des relations stables ouvertes. Des expériences homosexuelles et bisexuelles sont présentes dans cette classe puisque plusieurs connaissent des périodes avec plusieurs partenaires des deux sexes, voire des relations stables ouvertes homosexuelles. On constate d'ailleurs que celles qui se définissent comme bisexuelles sont particulièrement représentées dans cette classe (voir Tableau 2).

Classe 4 - Rejeter le couple stable

Née en 1943 dans une famille des classes moyennes, Yvette a une première relation stable exclusive avec un homme entre 1966 (date de leur mariage) et 1975 (date de leur divorce). Entre temps, en 1970, ils donnent naissance à un enfant, qu'elle dit avoir élevée seule. À partir de 1975 et jusqu'en 2000, Yvette n'a plus de relation de couple stable : elle est dans des situations affectives avec plusieurs partenaires hommes (partenaires occasionnels ou multiples) (Répondante n° 94).

Enfin, **la classe 3** rassemble l'ensemble des militantes féministes qui, à un moment donné de leurs parcours affectifs et conjugaux, ont eu des relations stables exclusives avec des femmes (15 % des répondantes, n = 17). Dans cette classe, la plus éloignée de celle des conventionnelles sur un ensemble d'indicateurs, la contestation du modèle relationnel dominant passe clairement et principalement par des expériences alternatives à l'hétérosexualité, tout particulièrement des « **expériences de couples lesbiens** ». C'est à partir de la deuxième moitié des années 1970 qu'ont lieu ces relations stables exclusives homosexuelles. Auparavant, la plupart des membres de cette classe ont connu des relations hétérosexuelles, dans le cadre de pluri-partenariat et/ou de relations stables, souvent suivies d'une phase avec des expériences bisexuelles.

À partir des années 1980, leurs devenirs sont contrastés, suivant deux voies différentes¹⁶ : une partie d'entre elles (8 %, n = 9, partie basse du graphique) entrent dans des relations homosexuelles stables et exclusives au début des années 1980 et demeurent dans ce type relationnel jusqu'à la date de l'enquête ; les autres (7 %, n = 8, partie haute du graphique) connaissent un parcours affectif moins linéaire, alternant différentes modalités relationnelles, les phases de relation stable exclusives lesbiennes étant par exemple entrecoupées de pluri-partenariat bisexuel ou homosexuel.

Ces deux voies semblent correspondre à des classes d'âge contrastées : si le premier type de parcours est plus courant chez les plus jeunes (classe des répondantes nées après 1951), le second est particulièrement présent chez celles qui sont nées entre 1941 et 1946. Dans les deux cas, ces trajectoires affectives sont absentes chez les répondantes les plus âgées du corpus. Sur le plan des origines sociales, on note qu'elles sont plus fréquentes chez les répondantes issues des classes moyennes que des autres milieux sociaux (voir Tableau 3). Enfin, les croisements avec les autres variables relatives à la vie privée confirment l'écart à l'ordre conjugal et familial hétéronormé qui caractérise cette classe : avoir rarement cohabité avec ses partenaires, ne jamais avoir été mariée, ne pas avoir élevé d'enfants, être célibataire ou pacsée aujourd'hui sont des situations particulièrement fréquentes chez les membres de cette classe (voir Tableau 2).

Classe 3 - Expériences de couples lesbiens

Née en 1942, Nicole débute son parcours affectif par une relation stable exclusive avec un homme (PB) avec qui elle est déjà mariée dans les années 1960. À partir de 1972, leur relation devient ouverte, ce qui amène Nicole à avoir des relations avec d'autres hommes. En 1974,

¹⁶ Ce contraste est mis en évidence par le découpage de la typologie en huit classes (non présentée).

Nicole et PB se séparent. Nicole entre alors dans une phase avec plusieurs partenaires des deux sexes (1975-1980). Après 1981, elle entame une relation stable et exclusive avec celle qui est aujourd'hui sa compagne. Se définissant aujourd'hui comme bisexuelle, Nicole n'a pas élevé d'enfants au cours de sa trajectoire (Répondante n° 42, Sous-ensemble 1, partie basse du graphique).

Née en 1944 dans une famille de classe moyenne, Denise est d'abord dans une modalité relationnelle avec plusieurs partenaires masculins entre 1966 et 1975. À partir de 1976, elle est toujours dans la même situation mais ses partenaires sont désormais des deux sexes. De 1982 à 1990, elle est dans une relation stable exclusive homosexuelle avant de revenir vers une situation avec plusieurs partenaires des deux sexes de 1991 à 1998. À partir de 1998, elle s'installe de nouveau dans une relation stable exclusive avec une femme jusqu'à aujourd'hui. Ayant rarement cohabité avec ses partenaires, Denise, qui se définit aujourd'hui comme homosexuelle, n'a jamais été mariée et n'a pas élevé d'enfants (Répondante n° 88, Sous-ensemble 2, partie haute du graphique).

Se dessine ainsi, au travers de ces cinq classes, un *continuum* de positions face au couple hétérosexuel monogame et à sa contestation. Les classes 1 et 5, regroupant la majorité de la population, constituent un pôle au sein duquel les remises en question du modèle relationnel dominant ont été temporaires – voire absentes –, circonscrites à une période plus ou moins longue d'expérimentations en début de parcours, avant que ne s'opère dans les trajectoires un retour à des formes plus conventionnelles. À l'opposé, la classe 3 correspond à l'expérience durable de relations stables qui se déroulent hors du cadre hétérosexuel, celle des couples lesbiens. Entre les deux apparaissent des remises en question contrastées : le bouleversement de la vie privée passe principalement par le refus du couple exclusif chez les militantes de la classe 2 – une forme relationnelle qu'elles ont connue et quittent pour ne plus y revenir ou rarement ensuite – tandis que les membres de la classe 4 remettent en question le couple tout court, privilégiant d'autres modalités relationnelles. C'est aussi la sexualité qui les distingue puisque celles de la classe 4 connaissent des expériences homo-bisexuelles alors que ces dernières sont quasi inexistantes chez les répondantes de la classe 2.

L'analyse des classes fait ressortir des associations entre les types de carrières relationnelles développées par les féministes et d'autres caractéristiques sociales telles que l'âge ou la position sociale, ou encore avec le type d'engagement féministe¹⁷. Concernant la parentalité, dont la littérature a montré l'influence sur les parcours de vie dans le domaine conjugal comme sexuel, c'est dans les classes situées aux deux extrémités du *continuum* que s'observent le plus nettement des associations entre le fait d'avoir ou non des enfants et le type de trajectoires relationnelles – les femmes sans enfant étant sous-représentées parmi les parcours affectifs les plus conventionnels (classe 1) alors que la tendance est inverse chez celles qui ont eu des expériences durables hors du cadre hétérosexuel (classe 3). Mais au-delà de ces deux pôles, on peut noter le caractère non-univoque du statut maternel, en lien avec des effets d'âge, dans le déroulement des trajectoires affectives et la contestation du modèle conjugal dominant. Si chez certaines répondantes plus jeunes, les expérimentations relationnelles ont lieu avant d'entrer dans une phase de stabilisation conjugale et familiale liée à la naissance d'enfants (classe 5), pour d'autres, tendanciellement plus âgées, c'est précisément après avoir connu une première période de vie caractérisée par une relation de couple classique avec enfants, et alors que ceux-ci sont plus âgés, qu'elles remettent en question le modèle conjugal dominant et en sortent (classe 2).

Alors que des formes de contestation du couple hétérosexuel monogame constituent un trait saillant des parcours des féministes dans le sillage de leur participation au mouvement des années 1970, elles viennent s'inscrire différemment dans l'ensemble de leurs trajectoires affectives, en lien avec leurs positions dans le cycle de vie lors de la rencontre avec le mouvement et les expériences conjugales et familiales préalables qui en découlent.

¹⁷ Données non présentées, voir (Masclét, 2017).

Conclusion

Loin des images d'Épinal associées aux devenirs des féministes des années 1970 – qui seraient rapidement revenues dans la norme ou au contraire toutes devenues lesbiennes –, les analyses présentées dans cet article répondent de manière nuancée et empirique à la question des effets de l'engagement sur les trajectoires personnelles et leur persistance. La politisation du privé portée par les mobilisations féministes de la deuxième vague s'est traduite, au niveau individuel, par une remise en question du modèle conjugal dominant. Forcée au cours de cette expérience militante, la socialisation féministe a conduit les femmes étudiées à contester des normes de genre en vigueur dans les domaines affectif et sexuel et à expérimenter des formes relationnelles alternatives au couple hétérosexuel exclusif. Par le biais de différentes pratiques (relations ouvertes, couples à trois, expériences homosexuelles, etc.), elles ont cherché à sortir temporairement ou définitivement de cette forme relationnelle jugée oppressante ou à en modifier les frontières. À distance d'une conception mécaniste des incidences biographiques, l'analyse des matériaux qualitatifs a permis de montrer finement comment l'engagement et la socialisation féministes, sans être les seules dynamiques à l'œuvre, ont influé sur les parcours affectifs et soutenu ces pratiques.

Ces expériences affectives alternatives ont été importantes dans les parcours au moment de l'apogée des mobilisations féministes de la deuxième vague, dans les années 1970 et jusqu'au milieu des années 1980. Si elles deviennent moins fréquentes par la suite, elles sont loin de disparaître des trajectoires pour autant : plus d'un tiers des féministes enquêtées les perpétuent à plus long terme, en refusant les relations de couple stable ou les relations exclusives, ou en bifurquant vers une conjugalité homosexuelle. Pour autant, la part de celles qui demeurent dans le cadre conjugal dominant en ayant des relations stables hétérosexuelles reste conséquente sur l'ensemble de la période.

Obtenues grâce aux analyses séquentielles des carrières relationnelles, ces résultats démontrent l'intérêt d'opter pour une approche large et diachronique des parcours affectifs et de se doter des outils adéquats pour renouveler l'étude des incidences personnelles de l'engagement militant. Ils laissent cependant dans l'ombre les stratégies déployées par les féministes qui, tout en restant dans le cadre conjugal classique, ont cherché à le rénover de l'intérieur (Maslet, 2017). En effet, certaines ont aussi tenté de transformer le couple hétérosexuel exclusif lui-même dans un sens plus égalitaire, en opérant des changements dans leurs relations conjugales (séparations, resocialisation des partenaires ou choix de conjoints aux visions consonantes) ou en s'attaquant à des piliers de l'ordre conjugal tels que le mariage ou le travail domestique.

Articulée avec des analyses fondées sur les matériaux qualitatifs, la carrière relationnelle et ses traitements ont renseigné les parcours affectifs des féministes dans le temps long. Ils ont permis de restituer les formes prises par la contestation du couple hétérosexuel monogame dans les trajectoires jusqu'à aujourd'hui, en éclairant leur localisation dans le temps à la fois historique (par rapport au contexte militant) et biographique (dans l'ordre des expériences affectives successives). Cependant, cet outil et les choix faits pour le mettre en œuvre impliquent certaines limites. Celles, tout d'abord, que soulève tout dispositif d'enquête reposant sur des matériaux rétrospectifs (enjeux de remémoration, de reconstruction *a posteriori*, etc.). Différentes techniques ont été mises en œuvre pour limiter leurs effets, mais ils restent difficilement contournables tant la perspective de long terme et *post hoc* est nécessaire pour saisir les incidences à long terme d'une expérience militante passée. Deuxièmement, le choix d'une échelle de temps historique – bien qu'elle constitue l'une des originalités de cette carrière relationnelle – restreint la prise en compte des effets d'âge et de position dans le cycle de vie dans l'analyse des parcours. À l'inverse, mobiliser une échelle de temps biographique aurait conduit à « écraser » le contexte socio-politique, au cœur de l'analyse des devenirs de ce groupe de militantes. Dupliquer les traitements séquentiels dans les deux échelles de temps et les comparer constituerait un prolongement intéressant à cette étude.

Il convient finalement de s'interroger sur l'intérêt d'une telle approche par les types de situations affectives pour mener des enquêtes en population générale. Recourir à cette approche pour appréhender les parcours conjugaux au-delà du cas d'étude pour lequel elle a été forgée soulève des

problèmes évidents. On peut en effet supposer que la plupart des situations affectives « alternatives » expérimentées par les féministes des années 1970 sont minoritaires en population générale et concernent des effectifs trop faibles pour que ce type d'approche soit intéressante. Néanmoins, cette entrée par les types de situation relationnelle – qui croise le statut de la relation, la question de l'exclusivité et le sexe des partenaires – fournit un exemple d'appréhension des trajectoires affectives qui ne s'en tient pas aux frontières classiques du couple. Elle opère un déplacement par rapport aux perspectives habituelles, puisque les expériences affectives ne sont pas saisies à l'aune des formes institutionnelles ou concrètes de la conjugalité (mariage, Pacs, cohabitation) ni même à l'aune de la relation amoureuse avec un·e partenaire stable. Située à la croisée des enquêtes sur la sexualité et de celles sur la conjugalité, elle permet aussi de penser ensemble des expériences affectives bien souvent saisies séparément. Enfin, cette manière de faire contribue à la réflexion actuelle sur les manières d'appréhender les unions et les non-unions, en travaillant aussi ce qui se situe entre ces deux états. Ces trois déplacements s'inscrivent ainsi dans les chantiers à poursuivre pour les sciences sociales de la famille, face aux mutations récentes du couple et de la vie affective et aux défis qu'elles soulèvent pour leur analyse.

Bibliographie

- Abbott A.** (1995), « Sequence Analysis: New Methods for Old Ideas », *Annual Review of Sociology*, n° 21, p. 93-113.
- Abbott A.** (2001), *Time Matters. On Theory and Method*, Chicago, University of Chicago Press.
- Agrikoliansky E.** (2017), « Les “carrières militantes”. Portée et limites d'un concept narratif », in Fillieule O., Haegel F., Hamidi C. & Tiberj V. (dir.), *Sociologie plurielle des comportements politiques : je vote, tu contestes, elle cherche*, Paris, Presses de Sciences Po, p. 167-192.
- Aisenbrey S. & Fasang A. E.** (2016), « Special Issue on Work and Family from a Life Course Perspective », *Advances in Life Course Research*, n° 29.
- Ammar N., Gauthier J.-A. & Widmer É. D.** (2014), « Trajectories of Intimate Partnerships, Sexual Attitudes, Desire and Satisfaction », *Advances in Life Course Research*, n° 22, p. 62-72.
- Bajos N. & Bozon M. (dir.)** (2008), *Enquête sur la sexualité en France*, Paris, La Découverte.
- Bard C.** (2004), « Le lesbianisme comme construction politique », in Gubin É. et al. (dir.), *Le Siècle des féminismes*, Paris, Éditions de l'Atelier, p. 111-126.
- Bard C. (dir.)** (2012), *Les Féministes de la deuxième vague*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- Bereni L. & Revillard A.** (2009), « La dichotomie public privé à l'épreuve des critiques féministes : de la théorie à l'action publique », in Muller P. & Senac-Slawinski R. (dir.), *Genre et action publique : la frontière public-privé en questions*, Paris, l'Harmattan, p. 27-56.
- Bertaux D.** (2010), *Le Récit de vie*, 3^e édition, Paris, Armand Colin.
- Blanchard P.** (2016), « Les vicissitudes de l'innovation méthodologique. “Validité, falsifiabilité, parcimonie, consistance, précision, etc.” », in Demazière D. & Jouvenet M. (dir.), *Andrew Abbott et l'héritage de l'école de Chicago, Volume 2*, Paris, Éditions de l'Ehess, p. 151-170.
- Blanchard P., Bühlmann F. & Gauthier J.-A. (dir.)** (2014), *Advances in Sequence Analysis: Theory, Method, Applications*, Cham, Springer International Publishing.
- Blee K.** (2016), « Personal Effects from Far-right Activism », in Bosi L., Giugni M. & Uba K. (dir.), *The Consequences of Social Movements*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 66-84.
- Bosi L., Giugni M. & Uba K.** (2016), « The Consequences of Social Movements: Taking Stock and Looking Forward », in Giugni M., Uba K. & Bosi L. (dir.), *The Consequences of social movements*, New York, Cambridge University Press, p. 3-39.
- Bourdieu P.** (1986), « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 62, p. 69-72.
- Bozon M.** (1991), « Montée et déclin d'une institution », in de Singly F. (dir.), *La Famille. l'État des savoirs*, Paris, la Découverte, p. 47-57.

- Bozon M. & Héran F.** (2006), *La Formation du couple : textes essentiels pour la sociologie de la famille*, Paris, La Découverte.
- Charpenel M.** (2016), « Les groupes de parole ou la triple concrétisation de l'utopie féministe », *Éducation et sociétés*, n° 37, p. 15-31.
- Chetcuti N.** (2013), *Se dire lesbienne : vie de couple, sexualité, représentation de soi*, Paris, Payot & Rivages.
- Chetcuti-Osorovitz N.** (2019), « Reflections on Historic Lesbian Feminisms », in Banerjee N., Browne K., Ferreira E., Olasik M. & Podmore J. (dir.), *Lesbian Feminism. Essays Opposing Global Heteropatriarchies*, Londres, Zed Books Ltd, p. 230-249.
- Darmon M.** (2010), *La Socialisation*, 2^e édition, Paris, Armand Colin.
- Déchaux J.-H.** (2009), *Sociologie de la famille*, Paris, La Découverte.
- Delage P.** (2017), *Violences conjugales : du combat féministe à la cause publique*, Paris, Presses de Sciences Po.
- Eloit I.** (2018), « Lesbian Trouble: Feminism, Heterosexuality and the French Nation (1970-1981) », Thèse de doctorat en Études de genre, Londres, London School of Economics.
- Fillieule O.** (2001), « Propositions pour une analyse processuelle de l'engagement individuel », *Revue française de science politique*, vol. 51, n° 1, p. 199-215.
- Fillieule O.** (2020), *Conséquences biographiques de l'engagement*, Paris, Presses de Sciences Po.
- Freedman D., Thornton A., Camburn D., Alwin D. & Young-DeMarco L.** (1988), « The Life History Calendar: A Technique for Collecting Retrospective Data », *Sociological Methodology*, n° 18, p. 37-68.
- Gauthier J.-A.** (2013), « Optimal Matching, a Tool for Comparing Life-course Sequences », in Lévy R. & Widmer É. D. (dir.), *Gendered Life Courses Between Standardization and Individualization. A European Approach Applied to Switzerland*, Zürich/Berlin, Lit Verlag, p. 37-52.
- Girard A.** (1964), « Le choix du conjoint. Une enquête psycho-sociologique en France. Présentation d'un cahier de l'Ined », *Population*, vol. 19, n° 4, p. 727-732.
- Havari E. & Mazzonna F.** (2015), « Can We Trust Older People's Statements on Their Childhood Circumstances? Evidence from SHARELIFE », *European Journal of Population/Revue européenne de démographie*, vol. 31, n° 3, p. 233-257.
- Herman E.** (2016), *Lutter contre les violences conjugales : féminisme, travail social, politique publique*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- Jacquemart A. & Mascret C.** (2017), « Mixités et non-mixités dans les mouvements féministes des années 1968 en France », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 46, p. 221-247.
- Lacroix B.** (2006), *L'Utopie communautaire : histoire sociale d'une révolte*, 2^e édition, Paris, Puf.
- Laferté G.** (2009), « L'ethnographie historique ou le programme d'unification des sciences sociales reçu en héritage », in Buton F. & Mariot N. (dir.), *Pratiques et méthodes de la socio-histoire*, Paris, Puf, p. 45-68.
- Lahire B.** (2016), *Tableaux de familles : heurs et malheurs scolaires en milieux populaires*, Paris, Gallimard/Seuil.
- Leclercq C. & Pagis J.** (2011), « Les incidences biographiques de l'engagement », *Sociétés contemporaines*, n° 84, p. 5-23.
- Lévy R.** (2013), « Life Course Analysis: A Field of Intersections », in Lévy R. & Widmer É. D. (dir.), *Gendered Life Courses Between Standardization and Individualization. A European Approach Applied to Switzerland*, Zürich/Berlin, Lit Verlag, p. 315-336.
- Mascret C.** (2014), « La quête des féministes. Techniques et enjeux de reconstruction d'un mouvement social », *Genèses*, vol.95, n°2, p.120-135.
- Mascret C.** (2017), *Sociologie des féministes des années 1970. Analyse localisée, incidences biographiques et transmission familiale d'un engagement pour la cause des femmes en France*, Thèse pour le doctorat en science politique et en sociologie, Universités de Lausanne et de Paris 8.
- Mauger G.** (1999), « Gauchismes », in de Waresquiel E. (dir.), *Le Siècle rebelle. Dictionnaire de la contestation au xx^e siècle*, Paris, Larousse, p. 233-235.

- McAdam D.** (1989), « The Biographical Consequences of Activism », *American Sociological Review*, vol. 54, n° 5, p. 744-760.
- Mercklé P. & Octobre S.** (2015), « Les enquêtés mentent-ils ? Incohérences de réponse et illusion biographique dans une enquête longitudinale sur les loisirs des adolescents », *Revue française de sociologie*, vol. 56, n° 3, p. 561-591.
- Mossuz-Lavau J.** (2002), *Les Lois de l'amour. Les Politiques de la sexualité en France, 1950-2002*, nouvelle édition revue et augmentée, Paris, Payot et Rivages.
- Offerlé M.** (1987), *Les Partis politiques*, Paris, Puf.
- Pagis J.** (2014), *Mai 68, un pavé dans leur histoire*, Paris, Presse de Sciences Po.
- Pavard B.** (2012), *Si je veux, quand je veux : contraception et avortement dans la société française, 1956-1979*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- Picq F.** (2011), *Libération des femmes, quarante ans de mouvement*, Brest, Éditions-dialogues.
- Picq F.** (2012), « Enquête sur les féministes des “années mouvement” », in Bard C. (dir.), *Les Féministes de la deuxième vague*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 61-69.
- Pollak M.** (1993), *Une identité blessée : études de sociologie et d'histoire*, Paris, Métailié.
- Prearo M.** (2014), *Le Moment politique de l'homosexualité : mouvements, identités et communautés en France*, Lyon, Presses universitaires de Lyon.
- Rault W.** (2009), *L'Invention du PACS*, Paris, Presses de Sciences Po.
- Rault W. & Lambert C.** (2019), « Homosexualité, bisexualité : les apports de l'enquête Étude des parcours individuels et conjugaux », *Population*, vol. 74, n° 1, p. 173-194.
- Rault W. & Letrait M.** (2010), « Formes d'unions différentes, profils distincts ? Une comparaison des pacsé-es en couple de sexe différent et des marié-es », *Sociologie*, vol. 1, n° 3, p. 319-336.
- Rault W. & Régnier-Loilier A.** (2019), « Étudier les parcours individuels et conjugaux en France. Enjeux scientifiques et choix méthodologiques de l'enquête Épic », *Population*, vol. 74, n° 1, p. 11-40.
- Régnier-Loilier A.** (dir.) (2009), *Portraits de familles. L'enquête Étude des relations familiales et intergénérationnelles*, Paris, Ined.
- Régnier-Loilier A.** (dir.) (2016), *Parcours de familles. L'enquête Étude des relations familiales et intergénérationnelles*, Paris, Ined.
- Robette N.** (2016), « Du prosélytisme à la sécularisation. Le processus de diffusion de “l'optimal matching analysis” », in Demazière D. & Jouvenet M. (dir.), *Andrew Abbott et l'héritage de l'École de Chicago, Volume 2*, Paris, Éditions de l'Ehess, p. 173-194.
- Ruault L.** (2019), « Libération sexuelle ou “pression à soulager ces messieurs” ? Points de vue de femmes dans les années 1968 en France », *Ethnologie française*, vol. 49, n° 2, p. 373-389.
- Sommier I.** (2020), « Saisir les carrières affectives des militants. Propositions de protocole empirique », *Recherches qualitatives*, vol. 39, n° 2, p. 82-101.
- Toulemon L.** (1996), « La cohabitation hors mariage s'installe dans la durée », *Population*, vol. 51, n° 3, p. 675-715.
- Villeneuve-Gokalp C.** (1997), « Vivre en couple chacun chez soi », *Population*, vol. 52, n° 5, p. 1059-1081.
- Widmer É. D., Kellerhals J. & Lévy R.** (2004), « Quelle pluralisation des relations familiales ? », *Revue française de sociologie*, vol. 45, n° 1, p. 37-67.

Annexes

Annexe 1

Document d'archive : La politisation du privé vue de l'intérieur du mouvement des femmes¹⁸

Les 9 et 10 décembre 1978, des féministes grenobloises se réunissent le temps d'un week-end à l'extérieur de Grenoble au Château de Rochasson pour réfléchir à la question de l'autonomie. Retrouvé dans les archives personnelles d'une militante, le texte reproduit partiellement ci-dessous est une synthèse manuscrite des discussions qui ont eu lieu au cours de ce week-end, réalisée par une (ou plusieurs) participante(s). En retraçant les discussions et réflexions de l'époque, il donne à voir comment opère le processus de politisation du privé ainsi que les différentes dimensions investies (les formes de vie, le rapport aux hommes et aux enfants, etc.).

« « Au Château de Rochasson, il faisait une très douce journée de soleil, en ce début de décembre. Nous étions une trentaine de femmes, attirées par les arbres et les champs, mais aussi voulant discuter entre nous. Il y avait aussi les enfants, Julie, Gaëlle, Estelle, que nous regardions courir, grimper, tomber. Une dizaine d'entre nous avaient préparé au cours de 3 réunions ce week-end et leurs réflexions faisaient l'objet d'un papier donné aux autres au cours du week-end. Nous nous sommes divisées en 3 groupes de discussion. [...] Il est difficile de traduire la richesse de ce qui est sorti dans les différents groupes de préparation et du week-end, dans la mesure où beaucoup s'exprimèrent sur leur propre expérience et qu'essayer de dégager à chaque fois l'idée directrice fait perdre l'essentiel de ce vécu que ne peut transcrire le langage écrit où manquent l'hésitation, l'indignation, la chaleur de la parole. C'est une tentative que nous avons tout de même décidé de faire dans la mesure où nous étions d'accord pour ne pas nous limiter à nous raconter nos propres vies mais essayer de déceler des points forts, des questions dont nous pourrions faire part à d'autres. [...]

[...] Y a-t-il une forme de vie qui permet de devenir plus autonome ? Seule, en couple, en communauté ? Cette question est revenue souvent aussi bien au niveau des groupes préparatoires que lors du week-end. Les réponses furent différenciées suivant l'expérience de chacune.

Être seule. Pour certaines l'autonomie passe par une rupture avec le couple et le choix de vivre un temps assez long seule. Pour se découvrir et ne plus exister raccrochée par une moitié d'individus à l'autre. Pour être autonome il faut passer par la solitude, même si c'est dur, si cela entraîne une certaine souffrance. Est évoqué le film "La femme gauchère". Oui mais quand on est seul, on est peut-être formellement autonome, c'est-à-dire qu'on fait ce qu'on veut, on ne doit de compte à personne, mais est-ce qu'on n'est pas souvent angoissé, à remplir son temps avec plein d'activités pour ne pas voir cette solitude, à rechercher n'importe quelle chaleur affective pour échapper à cette solitude. Être seule n'est-ce pas souvent une autonomie formelle qui peut ne pas être réelle ?

En couple. Mariée ou pas, le problème est le même dès qu'on vit en couple. Le couple c'est sûr que c'est un des points central par rapport à l'autonomie. Pourquoi vit-on en couple ? Parce que c'est la pression sociale dominante et la seule forme réellement acceptée ? Pour fuir sa solitude ? Comment être en couple et garder sa propre autonomie ? Comment être en couple et ne pas réduire l'autonomie de l'autre ? Et ce problème de la jalousie qui tout d'un coup peut éclater, faire régresser, celles d'entre nous qui se croyaient le plus évolué. Par quel bout le prendre et y a-t-il un moyen de le prendre.[...] Faut-il détruire la "forme du couple" qui en elle-même serait porteuse de dépendance et d'aliénation ? Oui disent certaines. Non disent d'autres = ce n'est pas la forme couple qui est aliénante. Notre aliénation nous la portons dans notre tête et nous la retranscrivons dans notre couple, ça c'est sûr. Mais c'est trop simple de s'attaquer aux formes, comme si le fait de changer de forme de vie allait solutionner les problèmes ancrés en nous. Attaquons nous d'abord à nous-mêmes. Et puis disent certaines, il ne faut peut-être pas l'oublier, le couple ce n'est pas qu'un moyen bâtarde de fuir la solitude. C'est aussi souvent une certaine chaleur, une certaine tendresse partagées. Et l'autre ce n'est pas seulement celui qui aliène, c'est aussi quelqu'un qu'on aime...

¹⁸ Document « Rochasson. 9 et 10 décembre 1978. Week-end femmes. Réflexions sur l'autonomie. », Archives personnelles de militante.

La communauté. Recherchée comme réponse à la solitude évitée, ou pour échapper à l'aliénation du couple. Mais là aussi les opinions variaient suivant les expériences individuelles. Certaines parlent de fausse communauté ou de la coexistence de plusieurs couples... Une autre qui désirerait peut être avoir des enfants voit son désir mis en cause par le groupe qui n'a pas envie d'enfants là. Mais d'autres s'y retrouvent bien, y voient un "réseau affectif" qui évite ce problème de dépendance à une seule personne.

En fait au bout de ces trois mois de débat, sur la meilleure structure de vie, seule, couple ou communauté, nous arrivons à la conclusion (peut-être provisoire) qu'une forme n'est pas en soi porteuse d'autonomie et meilleure qu'une autre, que le problème serait *entre autre de nous [illisible, reproduction incertaine]*. Ceci dit tout ça resterait à creuser.

5. Et les hommes, ont-ils ces mêmes problèmes d'autonomie ? Les mêmes peut-être pas. Mais nombreuses celles qui affirment qu'ils sont au moins aussi paumés. En un sens moins dans la mesure où dès leur enfance, on ne leur présente pas toute la vie comme la réalisation d'un amour unique. En un sens plus, matériellement ils se démerdent mal dans le quotidien, ils souffrent très fort affectivement mais ne savent pas en parler simplement, c'est un registre qui leur est très souvent fermé et ils se retrouvent terriblement démunis. D'autre part, les femmes actuellement peuvent avoir une chance extraordinaire, c'est le mouvement des femmes, les groupes femmes, qui ont une existence où elles peuvent se retrouver, qui sont un contexte chaleureux de mise en commun, de remise en question, qui permet de dédramatiser les problèmes individuels. Les hommes, eux, n'ont pas ça. Et se trouvent très isolés entre eux. C'est un fait, c'est comme ça, et le mouvement des femmes ne veut pas prendre ce problème en charge mais le constate. Y'en a qui ont proposé au cours du week-end de faire un prochain week-end une confrontation avec des hommes. Avec des plus ou moins proches du Mouvement des femmes pour qu'ils connaissent collectivement ce que les femmes disent. Il ne s'agirait pas de *s'exprimer [reproduction incertaine]* mais de leur permettre d'écouter ce qu'on dit et il pourrait bien se passer quelque chose lors de telles rencontres. Il est sûr qu'un tel projet a rencontré des réactions violentes comme si c'était une remise en question de l'existence même du Mouvement des femmes. Ce que n'était pas ce projet qui se voulait une simple confrontation ponctuelle. Ce serait peut-être à voir, un jour... Et puis si ça ne donnait rien, et bien tant pis, ce ne serait pas si grave... [...] »

Annexe 2

Catégories socio-professionnelles des répondantes à partir de la dernière profession exercée (PCS en 24 postes, nomenclature Insee)

	Effectifs	Pourcentage
10 Agriculteurs exploitants	1	0,9
22 Commerçants et assimilés	2	1,7
31 Professions libérales et assimilés	16	13,9
32 Cadres de la fonction publique, professions intellectuelles et artistiques	41	35,7
36 Cadres d'entreprise	7	6,1
41 Professions intermédiaires de l'enseignement, de la santé, de la fonction publique et assimilés	35	30,4
46 Professions intermédiaires administratives et commerciales des entreprises	3	2,6
47 Techniciens	1	0,9
51 Employés de la fonction publique	3	2,6
54 Employés administratifs d'entreprise	2	1,7
56 Personnels des services directs aux particuliers	1	0,9

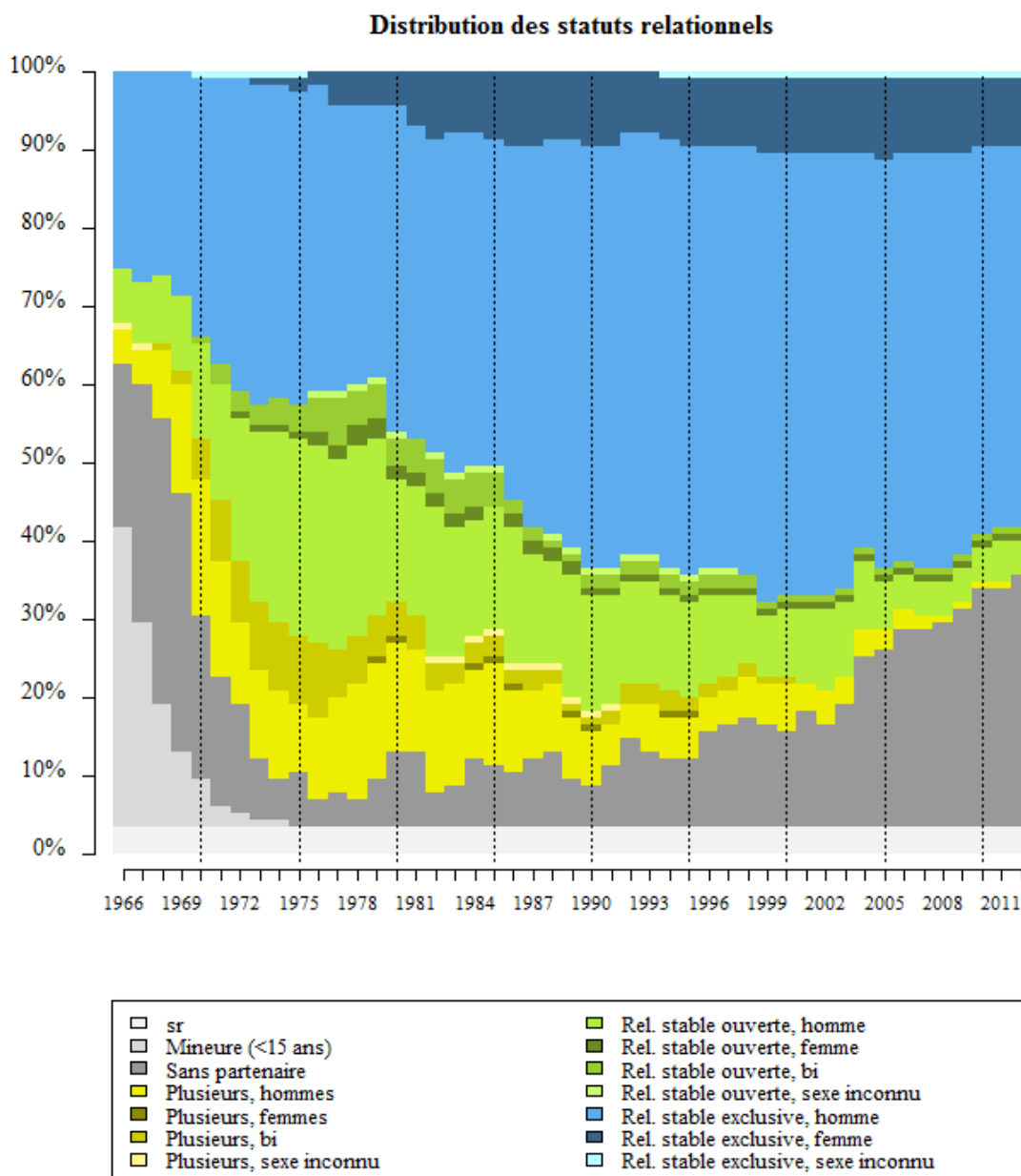
999 SR	3	2,6
Total	115	100

Source : Données de l'enquête par questionnaire auprès des féministes des années 1970

Champ : Femmes ayant participé aux mouvements féministes de la deuxième vague à Lyon ou à Grenoble entre 1970 et 1985 (n=115)

Annexe 3

Figure 1 - Distribution des états dans les carrières relationnelles (1966-2012)



Source : Données de l'enquête par questionnaire auprès des féministes des années 1970 (Masclét, 2017)

Champ : Femmes ayant participé aux mouvements féministes de la deuxième vague à Lyon ou à Grenoble entre 1970 et 1985 (n=115)

Lecture : Entre 1965 à 1970, les répondantes qui ont des relations affectives (hors gris) sont principalement dans des relations stables exclusives hétérosexuelles (en bleu). Les autres types de relations – relations stables ouvertes (en vert) ou plusieurs partenaires (en jaune) – sont marginales tandis que les relations affectives avec des partenaires de même sexe (couleurs foncées) sont quasi-inexistantes.

Annexe 4

Matrice des coûts de substitution de la carrière relationnelle

Présentation

Dans le tableau figure la matrice des coûts de substitution de la carrière relationnelle qui est au cœur de l'article. Cette matrice représente la distance qui existe entre chaque paire d'états de la carrière relationnelle. Comme nous l'avons expliqué, l'algorithme d'appariement optimal (OMA) permet de comparer des carrières entre elles – ici les carrières relationnelles des féministes enquêtées – et de mesurer la distance qui les sépare : par exemple la distance entre l'état relationnel « avoir plusieurs partenaires de sexe féminin » (état n°5 *plusieurs, femmes* dans le tableau) et l'état relationnel « être en relation stable exclusive avec un homme » (état n°12, *stable exclusive, homme*). Cette mesure de la distance (ou dissimilarité) entre deux séquences est réalisée en calculant le nombre d'opération élémentaires (suppression, insertion ou substitution) nécessaires pour transformer l'une en l'autre. Plus cette distance est grande, plus les séquences vont être considérées comme différentes. C'est le cas entre les deux états donnés en exemple ci-dessus, dont la distance est de 8 points.

Pour illustrer, empruntons l'exemple développé par Heather MacIndoe et Andrew Abbott dans leur présentation détaillée de la méthode (MacIndoe et Abbott 2016). Considérons que PSYCHOLOGIE et SOCIOLOGIE sont deux carrières, et les lettres qui les composent les états des alphabets (soit l'ensemble des statuts étudiés dans les carrières). Combien d'opérations sont-elles nécessaires pour transformer PSYCHOLOGIE en SOCIOLOGIE ? Une possibilité est de supprimer le « P », conserver le « S », remplacer le « Y » par le « O », conserver le « C », remplacer le « H » par le « I » et conserver les lettres restantes (« OLOGIE »). De cette manière, il faut seulement trois opérations (1 suppression et 2 substitutions) pour passer de la séquence « Psychologie » à « Sociologie » ce qui constitue le chemin le plus court – ou, pour le dire autrement, le moins coûteux – en comparaison avec les autres possibilités existantes. Cette mesure (trois opérations) représente ainsi la distance qui sépare deux séquences

Puisqu'il s'agit de statuts sociaux (et non de lettres de l'alphabet), toutes ces opérations (suppression, insertion, substitution) ne sont pas équivalentes : un coût est attribué à chacune d'entre elles. Si les coûts d'insertion et de suppression ont généralement des valeurs constantes, la fixation des coûts de substitution est plus complexe et constitue un enjeu de la méthode. Plusieurs manières de faire existent : choisir des coûts fixes (le passage de n'importe quel état à n'importe quel état vaut toujours x) ; des coûts de transition (plus le passage d'un état à l'autre est fréquent dans l'échantillon, plus son coût est faible) ; ou encore des coûts empiriques, c'est-à-dire informés sociologiquement (passer de tel état à tel état est plus coûteux que passer de tel autre à tel autre).

Parmi les différentes possibilités, nous avons choisi ici des coûts empiriques : ces derniers ont été fixés à partir d'une analyse sociologique pour refléter les distances entre les états en fonction de deux principes. Nous avons d'abord considéré que plus les types de relation étaient éloignés entre eux dans le rapport au modèle conjugal dominant qu'ils expriment, plus les coûts devaient être élevés (principe 1). Ainsi, parce qu'ils reflètent deux pôles opposés dans le rapport au couple – contestation du modèle conjugal dominant vs conformation –, les états relationnels « plusieurs partenaires » et « relation stable exclusive » ont le maximum de distance entre eux (coûts de 6 à 8 pour passer de l'un à l'autre). À l'inverse, la distance entre le fait d'avoir plusieurs partenaires (états *plusieurs*) et d'être dans une relation stable ouverte (états *stable ouvert*) est jugé moindre (coûts de 3 à 5) tandis que rester dans le même type de relations a été considéré peu coûteux (coûts de 0 à 2). Ensuite, à l'intérieur d'un même type de relations, nous avons estimé qu'il y avait une distance plus importante dans les situations où le sexe des partenaires variait (principe 2). Par exemple, alors qu'il n'y a pas de d'écart entre deux relations stables avec un homme, la distance est de 2 lorsqu'on passe d'une relation stable avec un homme à une relation stable avec une femme (états *stable exclusive homme* à *stable exclusive femme*).

Synthèse

Principe 1 : Distance d'abord selon les types de relations : plus les types de relation sont éloignés, plus le coût est élevé. Gradation entre les types de relation :

Plusieurs partenaires > Relation stable ouverte > Relation stable exclusive

- À l'intérieur du type « Plusieurs » : coûts de 0 à 2
- À l'intérieur du type « Stable » : coûts de 0 à 2
- À l'intérieur du type « Exclusif » : coûts de 0 à 2
- Du type « plusieurs » au type « stable ouvert », coûts de 3 à 5
- Du type « Plusieurs » au type « Stable exclusif », coûts de 6 à 8
- Du type « Stable ouvert » au type « Stable exclusif », coûts de 3 à 5

Principe 2 : A l'intérieur des types de relation, variations en fonction des sexes des partenaires : coûts faibles lorsque même sexe ; coûts plus élevés lorsque changement du sexe du partenaire. Les relations avec des partenaires hommes et femmes (bi) sont interprétées comme une modalité intermédiaire, plus distante de la norme que les relations hétérosexuelles (modalité hommes) mais moins que les relations homosexuelles (modalité femmes).

Gradation hommes > hommes et femmes > femmes. Ensuite, prise en considération aussi de la distance à la norme selon les types de passage.

Tableau récapitulatif

Type de coûts : empiriques

Jeux de coûts : voir présentation ci-dessous

Coûts d'insertion / suppression (indel) = 3)

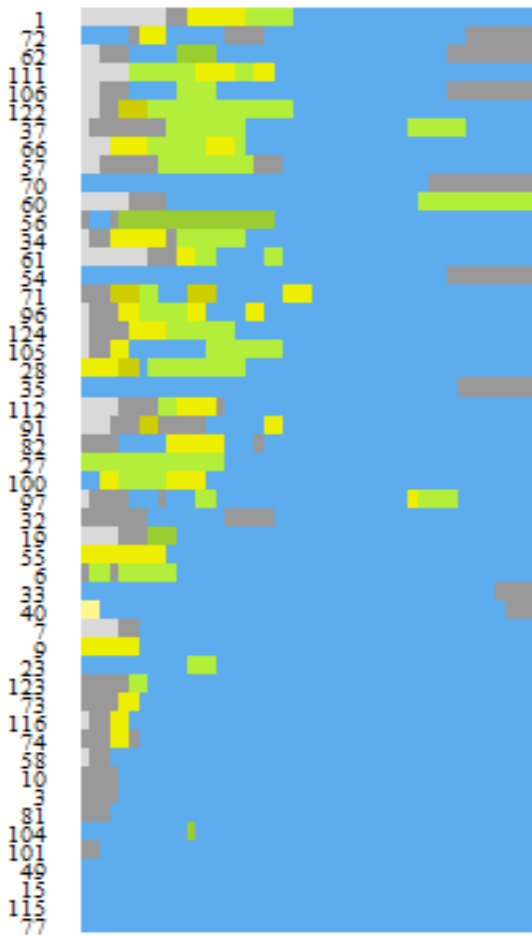
		1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14
1	sr	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
2	Mineure (<15 ans)	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
3	Sans partenaire	0	0	0	4	4	4	4	4	4	4	4	4	4	4
4	Plusieurs, hommes	0	0	4	0	2	1	1	3	5	4	4	6	8	7
5	Plusieurs, femmes	0	0	4	2	0	1	1	5	3	4	4	8	6	7
6	Plusieurs, bi	0	0	4	1	1	0	1	4	5	3	4	6	7	7
7	Plusieurs, sexe inconnu	0	0	4	1	1	1	0	4	4	4	4	7	7	7
8	Rel. stable ouverte, homme	0	0	4	3	5	4	4	0	2	1	1	3	5	4
9	Stable ouverte, femme	0	0	4	5	3	5	4	2	0	1	1	5	3	4
10	Stable ouverte, bi	0	0	4	4	4	3	4	1	1	0	1	4	5	4
11	Stable ouverte, sexe inconnu	0	0	4	4	4	4	4	1	1	1	0	4	4	4
12	Stable exclusive, homme	0	0	4	6	8	6	7	3	5	4	4	0	2	1
13	Stable exclusive, femme	0	0	4	8	6	7	7	5	3	5	4	2	0	1
14	Stable exclusive, sexe inconnu	0	0	4	7	7	7	7	4	4	4	4	1	1	0

Annexe 5 :

Typologie des carrières relationnelles (1966-2012)

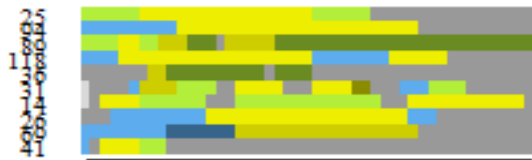
Les graphiques des différentes classes présentés ci-dessous correspondent à la représentation longitudinale des carrières individuelles en temps historique. Issu des mêmes analyses, ce type de graphique représente la *dimension individuelle* des trajectoires. L'abscisse correspond à l'axe temporel des trajectoires, ici en temps historique. Puis « chaque individu est représenté par une ligne et chaque ligne est composée de segments de couleurs différentes, la couleur correspondant à la situation occupée et l'abscisse à la longueur des segments, respectivement au moment et à la durée de la situation » (Robette, 2011, p. 23). Les numéros de questionnaire correspondants aux individus figurent en ordonnée.

**CL1 : Conventionnelles
(n=50)**



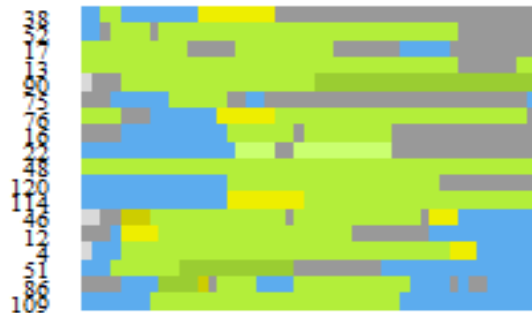
66 72 78 84 90 96 02 08

**CL4 : Rejet du couple stable
(n=10)**



66 72 78 84 90 96 02 08

**CL2 : Refus de l'exclusivité
(n=18)**



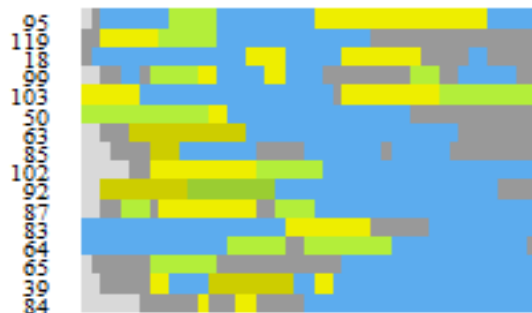
66 72 78 84 90 96 02 08

**CL3 : Expériences de couples lesbiens
(n=17)**



66 72 78 84 90 96 02 08

**CL5 : Expérimentations
avant conjugalité (n=16)**



66 72 78 84 90 96 02 08